



# **phi zéro**

revue d'études philosophiques

**pierre bellemare, les effets pragmatiques  
du pyrrhonisme**

**robert cyr, le bison à la trace**

**jacques g. ruelland, la construction de l'objet en  
sciences dans l'épistémologie de g. bachelard (1)**

**waleed a. salameh, jean-paul sartre – l'hérétique  
de la liberté**

**jocelyne st-arnaud, les différences sexuelles et le  
problème d'une nature propre à chacun des sexes**

# phi zéro

revue d'études philosophiques

## COMITÉ DE DIRECTION

Pierre Bellemare, Muriel Buisson, Louis Faribault, Jocelyne Simard,  
Denise Mainville

## COMITÉ DE LECTURE

Pierre Bellemare, Muriel Buisson, Louis Faribault, Robert Cyr  
Denise Mainville

CONCEPTION ET RÉALISATION DES MAQUETTES: Pierre Cloutier

---

PHI ZÉRO est indexée dans le Répertoire analytique des articles de  
revue (RADAR)  
Dépôt légal-Bibliothèque nationale du Québec  
ISSN 0318-4412

La revue **phi zéro** s'adresse  
à tous et en particulier aux étudiants de philosophie du Québec. Publiée sous la direction du Service de documentation du Département de Philosophie de l'Université de Montréal, elle paraît trois fois par année.

Les textes dactylographiés devront être adressés à la revue

**phi zéro,**

a/s Service de Documentation,  
Département de Philosophie,  
Université de Montréal,  
Case Postale 6128,  
Montréal,  
Québec.



# sommaire

Pierre Bellemare,	Les effets pragmatiques du pyrrhonisme.	5
Robert Cyr,	Le bison à la trace.	27
Jacques G. Ruelland,	La construction de l'objet en sciences dans l'épisté- mologie de G. Bachelard (1).	43
Waleed A. Salameh,	Jean-Paul Sartre - l'hérétique de la liberté.	61
Jocelyne St-Arnaud,	Les différences sexuelles et le problème d'une nature pro- pre à chacun des sexes.	85
CHRONIQUE		101



les effets  
pragmatiques  
du pyrrhonisme



Notre connaissance du scepticisme pyrrhonien tient essentiellement à deux séries de textes, les vies de Pyrrhon et de Timon par Diogène Laërce et surtout une collection de traités par Sextus Empiricus, sceptique lui-même et qui aurait été l'un des derniers scholarques de la secte. Ce Sextus se permet de parler pour son école à la première personne du pluriel : là-dessus les historiens lui ont à ce point fait confiance qu'ils paraissent souvent tentés de lui dénier toute originalité. En effet, outre ses propres indications, la qualité de ses références, l'éventail des questions qu'il aborde et des recoupements avec d'autres sources ont depuis longtemps accrédité l'idée selon laquelle on trouverait chez lui une exposition systématique fidèle et quasi complète du pyrrhonisme parvenu à maturité. Ainsi Brochard peut-il se risquer à écrire que "de toutes les écoles philosophiques de l'antiquité, l'école pyrrhonienne est certainement celle dont les doctrines nous sont le mieux connues." (Les Sceptiques Grecs, p. 40 ).

Cette collection comprend des Hypotyposes (ou Esquisses) pyrrhoniennes en trois livres où Sextus présente rapide-

ment mais soigneusement les articulations essentielles de la voie (agôgè) sceptique. Dans l'histoire de la philosophie, il y a peu de textes où les matières soient abordées aussi méthodiquement que là, dans cette oeuvre où le lecteur est conduit par la main prudente d'un auteur dont la hantise de clarté frise la manie.

A nous qui cherchons seulement à saisir et à dégager les règles d'un jeu de langage qui serait le jeu caractéristique du discours sceptique, Sextus a destiné une précieuse indication qui nous épargne bien des peines à chercher en nous montrant où trouver. Au premier livre, avant d'entreprendre son propos, Sextus nous informe que le scepticisme (et par voie d'identité le livre qui est censé l'engendrer en nous, en nous l'esquissant) se développe en deux temps : l'un - spécial (eidikos) - venant après l'autre - général (katholou) - et mettant en oeuvre un discours dont "la notion, les principes, les raisons, le critère, la fin et les "modes" d'articulation"(I, 5) ont été préalablement distillés dans celui qui l'a précédé. La partie "spéciale" occupe deux des trois livres des Hypotyposes, ces deux livres servant par ailleurs de sommaire à une part importante de tout le corpus. Et elle s'étend aussi à tout le reste car celui-ci n'est guère que le même appliqué à des domaines inédits dans les Hypotyposes.

Tâchant de toucher au coeur du problème, à la mécanique plutôt qu'aux machines, nous ne nous intéresserons donc qu'à la partie "générale" - à toutes fins pratiques, le premier livre des Hypotyposes.

LE TEXTE EN QUESTION :

Sextus Empiricus (Opera Omnia) éd. Emmanuel Bekker, Berlin, 1842.

Dans nos citations, nous avons utilisé la traduction des Hypotyposes par Geneviève Goron in Sextus Empiricus Oeuvres choisies, recueil paru chez Aubier Montaigne à Paris en 1948. Le texte

cité est souvent fortement remanié.

Le principe "selon la fin" (arkè aitiôdè) de l'engagement des Sceptiques dans leur voie propre était évidemment l'espoir de connaître l'ataraxie ( I, 12, I, 25). Ce mot, pour nous un peu étrange, désigne un état de tranquillité aussi ininterrompu que possible. Sextus le définit par un autre terme synonyme (aokhlèsia) qui se retrouvait déjà sous le plume d'Epicure (Diogène Laërce X, 127). Les Sceptiques étaient grecs et ils enviaient aux astres l'impassibilité qu'alors on leur prêtait.

On a pu se demander pourquoi Pyrrhon resta toujours en si grande vénération chez eux, qu'ils prirent même son nom pour se désigner eux-mêmes, lui qui n'avait rien écrit (et dont l'enseignement théorique paraît avoir été fort peu consistant). Diogène nous apporte un élément de solution par les anecdotes qu'il nous a rapportées et qui illustrent bien jusqu'où ce singulier personnage qui montrait, dit-il, une indifférence quasi totale à l'égard de tout et de tous, s'était engagé dans cette forme de sagesse qui consiste à n'être touché de rien. Il avait montré la voie, il n'avait pas pu ne pas trouver le moyen d'y pénétrer.

L'a-taraxie n'est jamais, comme le mot l'indique, qu'une privation de trouble (tarakè). Le trouble dont il s'agit résulte d'affects (pathos) subits mais indésirables, dont le Sceptique prétend qu'il est en notre pouvoir de les éviter. A lui-même, il se donne comme tâche d'inventer le moyen approprié à la production de l'effet de nullification des affects indésirés et ce moyen est le discours qui désigne et met en oeuvre la puissance qui est nôtre de nous faire entrer en ataraxie.

Examinons d'abord la nature et l'impact des affects en question. Car il n'est pas dit que nous puissions neutra-

liser tous les affects que nous subissons. Sextus ne le dissimule pas "nous ne pensons pas que le Sceptique soit entièrement sans trouble" (I,29). Par ailleurs il identifie ces affects qui troublent même celui qui est parvenu à connaître le maximum d'ataraxie possible en soulignant que, de l'avis de l'école, "ce sont des nécessités qui le troublent ; car nous convenons que parfois il a froid, soif et qu'il subit (paskhein) des impressions (toioutropa) de ce genre."

A la lecture d'un autre passage (I, 23-24), on voit sans peine que c'est à sa condition de vivant que le sceptique doit d'être soumis à des affects auxquels il ne peut se soustraire. Discutant de la vie pratique que le Sceptique même, de par le fait qu'il est un vivant humain, doit bien se résoudre à mener, Sextus identifie le critère de comportement ("d'après lequel dans la vie on accomplit certains actes et on n'en accomplit pas d'autres" (I, 23)) auquel le Sceptique a choisi de se conformer à l'observation des règles de la vie (bios). Puis il explicite ce qu'il entend par "règles de vie" et qui sont au nombre de 4. C'est de la vie au sens biologique qu'il s'agit. Vivre selon la vie (ce qui, en Grec, signifie aussi "vivre selon ses moyens") cela signifie qu'on doit suivre les conséquences du fait que, par nature (phuséôs), nous soyons (1) sentant (aisthêtikoi) et "comprenant" (noêtikoi), que nous (2) éprouvions des impulsions nécessaires (pathôn anagkè) de faim, de soif, de sommeil, que nous soyons usagers du langage, donc biologiquement capables de (3) transmettre les coutumes et les lois et (4) d'enseigner les tekhnai développées par notre espèce pour la satisfaction de ses besoins. Ce sont là les quatre "objets" dont nous sommes persuadés (peisei) de par leur caractère imposé, totalement involontaire et inévitable. La persuasion est si forte qu'on ne peut les "révoquer en doute" et Sextus défendra énergiquement l'école du soupçon de l'avoir fait (I,19-20). Il dira même que ceux qui ont ainsi conçu le scepticisme n'y ont, en fait, rien compris car c'est le fin mot de la sagesse sceptique de reconnaître dans ces indications de la nature celles que l'on doit suivre (akolouthein) pour "bien vivre" - "bien" étant explicitement entendu au sens de la qualité de la vie plutôt qu'à celui de la morale (I, 17).

Cette même qualité de la vie est mise en péril par d'autres affects qui ne sont "de nature" qu'en apparence et qu'il est en notre puissance de neutraliser. Le Sceptique se propose de transformer cette puissance en pouvoir. En fait, il prétend déjà en avoir triomphé et c'est presque avec la sérénité du spectateur qui, chez Lucrèce, assiste, du rivage, à un naufrage en mer qu'il peut décrire la condition du commun des mortels: "... les profanes (idiôtai) sont accablés doublement, par les impressions proprement dites et tout autant parce qu'ils estiment qu'elles sont mauvaises par nature." (I, 30)

"Car celui qui croit qu'une chose est par nature bonne ou mauvaise se trouble en tout ; lorsque ce qui lui semble un bien n'est pas à sa disposition, il pense qu'il subit un châtement des maux réels, et il poursuit le bien, à son avis ; après l'avoir précisément atteint, il tombe dans de plus nombreux troubles pour s'élever contrairement à la raison et sans mesure, et dans la crainte de tout changement, il fait en sorte de ne pas perdre ce qu'il estime un bien." (I, 27)

Le Sceptique, par contre, se flatte de se guérir de ce mal.

On le voit repérer dans les croyances que les humains entretiennent sur la nature et la valeur des choses les affects mêmes qui engendrent leur trouble. D'où il conclut évidemment à la possibilité de combattre le mal en produisant son contraire, les croyances par des sortes de contraires. Le problème est d'en trouver le moyen.

Qu'est-ce qui nous persuade de ces croyances nocives ? Certainement pas les "impulsions de notre représentation" (phantasia) dont on a vu qu'il fallait au contraire les suivre pour bien vivre (c'est-à-dire kata bion). Ni, non plus des impulsions qui nous poussent à nous nourrir, à boire, à nous reposer, à nous reproduire : ce sont là des affects qu'il ne nous semble pas pouvoir éviter et, au contraire, qu'il nous paraît tout dans notre intérêt de suivre. En fait, le Sceptique trouvera la source

de persuasion dans la puissance du langage. Sextus use, bien entendu, du terme de logos, ce logos que nos dictionnaires scindent en "raison", "discours", "intelligence", "argument" et où nous voyons à la fois la fonction linguistique (notre pouvoir de produire des énoncés) et les énoncés qu'elle produit. Ceux-ci sont eux-mêmes porteurs d'un pouvoir pragmatique de déterminer l'action du destinataire (qui peut être aussi le destinataire lui-même) en lui faisant apparaître tel acte comme possible et tel autre non, telle chose comme un bien et telle autre comme un mal.

Sextus, on l'a vu, comprend l'usage de la fonction linguistique au nombre des règles auxquelles nous sommes déterminés biologiquement. Ce pouvoir nous permet de transmettre les acquis de notre espèce que sont les énoncés prescriptifs des lois et des coutumes et les énoncés pratiques des technai. Or le langage ne véhicule pas que des énoncés de cette sorte, il en charrie d'autres qui sont induits d'une toute autre nuance et qui prétendent parler des "choses". Ces choses peut-être les crée-t-il en déterminant son référent comme objet. Toujours est-il qu'il en parle et que l'ensemble de ces discours (le texte) en vient à constituer un monde (un système de ces choses). Là pourrait-on dire, se produit une sorte de transfert du possible "réel" assuré par le capital biologique à un possible "imaginaire" que le langage seul définit. Si nous nous mettons à poursuivre ce pseudo-possible (qui ne correspond à aucune possibilité effective), cette poursuite ne peut que nous jeter dans le trouble qu'engendre l'expérience de l'impuissance. Victimes de l'illusion linguistique, nous créons le long détour de la théorie et nous substituons dans notre action le critère du vrai et du faux et le long examen qu'ils exigent à l'obéissance aux règles de la vie.

Cette dérive périlleuse et apparemment inutile vers la théorie, on en peut soupçonner la raison en rapprochant deux textes. Dans le premier (I,12) Sextus, qui en est à préciser la fin de l'orientation sceptique, tâche de cerner l'élément générateur de la recherche du vrai. Il a tôt fait de l'identifier à ce besoin d'ataraxie qu'on éprouve dans un

trouble particulier auquel la production d'énoncés dénotatifs (à propos d'un référent dont ils bavardent) semble d'abord seule pouvoir apporter remède.

"Le principe et la cause du Scepticisme sont, selon nous, l'espoir de l'ataraxie : des hommes de grands talents, touchés par le manque d'équilibre (anômalia) dans les choses, faute de savoir (se troublant à décider) auxquelles donner plutôt l'assentiment, en vinrent à chercher ce qu'elles renferment de vrai et de faux pour parvenir à l'ataraxie à partir d'une décision (à leur sujet)." (I, 12)

Il semble donc qu'on ne puisse mettre fin à "l'anomalie" dans les choses qu'en produisant un discours où l'on décide à leur sujet.

Ce qu'il entend par "anomalie", Sextus ne le précise pas réellement et l'on solliciterait le texte en soutenant que c'est de la structuration des objets dans le langage que surgit du "manque d'équilibre" au sein du discours-monde où ils sont posés sans pouvoir atteindre une parfaite cohérence. Pourtant, c'est bien dans ce sens qu'il faut chercher car la définition même du Scepticisme (I, 8 et ss), appuyée d'un autre texte (I, 26) laisse entendre que les anomalies en question apparaissent telles au sein du langage puisque, chez les "hommes de grands talents" dont on a parlé, le problème est déjà posé en forme de question et que cette interrogation structure d'avance sa réponse dans les catégories du vrai et du faux.

Quoi qu'il en soit, que l'anomalie première vienne ou non des énoncés qui prétendent parler des choses, la recherche entreprise pour résoudre celle-ci a nécessairement comme effet de les multiplier en proportion effarante. Le discours de savoir, c'est connu, portait chez les Anciens un nom et un seul, cette "philosophia" dont nous avons fait la "philosophie". La philosophie en question était pour eux non pas une discipline parmi d'autres mais l'ensemble de la science théorique. Sextus d'ailleurs, pour parler du Scepticisme, n'emploie le mot qu'avec répugnance car il désigne traditionnellement des entreprises par trop différentes de la sienne. Cependant il finit par s'y résoudre.

Dans un texte célèbre qui ouvre le livre (I, 1-4), Sextus ramène l'ensemble des entreprises philosophiques à trois types de discours ou recherches philosophiques (donc jeux de langage) qui chacun détermine son objet final (ataraxie) ou, à tout le moins, un moyen d'y parvenir, par le type de logos qui s'y déploie.

La plupart des philosophes sont rangés sous la catégorie des dogmatiques. Ceux-là sont des chercheurs qui ont arrêté de chercher car, apparemment, ils auraient été "amenés à découvrir ce qu'ils cherchaient" (I, 1). Pour Sextus, il paraît résolu (I, 2-3 cf les "prétendent" (ephasan) et "croient" (dokousin) qui nuancent leurs affirmations rapportées) qu'ils s'abusent et qu'en fait ils n'ont rien trouvé. Ceux-là, pour qu'il n'y ait aucun doute sur leur identité, il les nomme : Aristote, Epicure, les Stoïciens, leurs disciples et d'autres. Ces gens-là, nous pouvons les définir par rapport au jeu de langage qu'ils jouent comme ceux qui tâchent de produire des discours entièrement constitués d'énoncés dénotatifs, de valeur de vérité positive et qui parleraient de leur référent comme si c'était ce référent lui-même qui se parlait à travers eux. Ils espèrent ainsi émettre une parole qui rendrait possible la dissolution des anomalies qui apparaissent dans le monde-discours en disant, dans un discours réellement adéquat au monde, ce qu'il en est de lui et ainsi, remédiant à la cause de leur trouble, parvenir à l'ataraxie.

Pour le Sceptique, le dogmatisme sera le catalyseur du mal en ceci qu'il répandra ce qu'il devait enrayer. Il produira inlassablement des énoncés qui multiplieront les foyers de trouble au lieu de les éteindre. Ils produiront de nouvelles anomalies, par leur nature d'énoncés dénotatifs mais aussi par leur incapacité à se constituer en un texte totalement cohérent. Et s'il n'est qu'une chose dont le Sceptique soit sûr (bien qu'il s'en défende), c'est que cette incapacité est en fait une impuissance. Cela, tout son effort portera à le montrer, prouvant ainsi que cette route ne débouche pas, en même temps ouvrant la sienne.

L'énoncé dogmatique a ceci de faible que, dans toute la forme de son affirmation, on peut toujours l'attaquer en

lui en opposant un autre, tout aussi affirmatif mais contraire. Ce jeu de l'argument et du contre-argument permet de dénoncer le faux qui se prétend vrai, ce qui brille mais n'est pas or. L'argument plus faible apparaît alors comme une fixation manifeste, rendue opérante par la langage, et qui bloque illégitimement la recherche. Les dogmatiques eux-mêmes ont inventé ce jeu et il leur sert d'élément dynamique dans la mesure où celui qui en use le contrôle et fait apparaître son propre discours comme le plus fort.

Le second type de discours philosophique est celui que l'Académie a inventé et pratiqué. Sensibles à la multiplication des anomalies qui naît de la circulation de logoi contraires (conséquence déplorable de la croissance exponentielle du dogmatisme), les Académiciens en sont venus à postuler l'impossibilité radicale de structurer les énoncés dénotatifs dans un texte parfaitement cohérent. Ils ont soutenu, nous dit Sextus (qui utilise ici leur propre vocabulaire), à la fois la "dénégation de la possibilité de trouver (arnèsis eurésèôs)" et une sorte "d'accord (omologia) sur le caractère incompréhensible (atakèpsia) de ce à quoi le discours réfère.

Cette position frise, on le verra, celle du scepticisme. On pourrait dire, au prix de certaines nuances, que les Académiciens proclament quelque chose que les Sceptiques auraient horreur de mentionner mais qu'ils font tout pour réaliser dans les faits. De fait, ils en ont horreur et Sextus, en plusieurs endroits (particulièrement dans un long passage à la fin du premier livre 220-235), prend grand soin de marquer les distances en soulignant les différences entre "eux et nous". Il ne peut accepter le discours académique dans la mesure où ce dernier se situe toujours dans l'horizon du discours dénotatif et cela quand bien même ce ne serait que par son affirmation toute négative sur son référent. Mais il ne se limite pas à cet énoncé et Sextus le sait bien : conservant le schème du logos dogmatique, les Académiciens vont même jusqu'à construire d'autres énoncés référentiels quasi dogmatiques qui, à la limite, apparaissent comme complètement dogmatiques. On sait de quelle façon ils y sont venus, par le biais de ce qu'on a appelé le probabilisme et qui leur a permis de bâtir un discours dénotatif qui s'accommode d'une marge d'incertitude plus ou moins large.

S'ils jouent un jeu qui, apparemment, n'est pas loin du sien, Sextus les soupçonne de tricher et ce soupçon de double jeu ressort nettement à l'occasion d'une brève mais très fine analyse, un peu moqueuse, qu'il fait des dialogues de Platon - Platon que ses épigones n'avaient pas hésité à recruter dans leur brigade. Sextus écrit "Dans ses dialogues, qui tendent à exercer l'esprit, lorsqu'il (Platon) représente Socrate en train de badiner avec quelques personnages ou de lutter contre les sophistes, il semble, dit-on, s'exercer et douter, mais il est dogmatique quand il s'exprime sérieusement par l'intermédiaire de Socrate ou de Timée ou de tel ou tel." (I, 221) Dans cette phrase ressort l'essentiel du soupçon de Sextus : les Académiciens ne sont sceptiques que pour l'exercice, dans l'intime. Lorsqu'ils s'avisent de parler sérieusement, ils dogmatisent. Ce soupçon couvre le reste de l'école et jusqu'à Arcésilas à propos duquel, même si par ailleurs, il lui "semble tout à fait participer aux raisons (logoi) des Pyrrhoniens" (I, 232), il cite malicieusement le mot d'Ariston, qui tend à prouver l'inverse : "Arcésilas, Platon par devant, Pyrrhon par derrière, Diodore au milieu." (I, 234)

C'est à se demander si par prudente et savante dialectique, les Académiciens ne nourrissaient pas en fait le même idéal que les dogmatiques. D'ailleurs, même s'ils ne poussaient pas aussi loin dans cette voie (et il faut reconnaître que Sextus leur laisse tout de même une part du bénéfice du doute), il ne pourrait admettre le jeu qu'ils jouent, tel du moins que le détermine leur affirmation de départ dans ses effets pragmatiques, détermination qui, selon lui, signifie une sorte d'arrêt de la recherche. La proclamation de l'akatalèpsia de l'objet du discours, pour si peu que l'on demeure ainsi dans l'horizon du logos dénotatif d'un référent, rend inaccessible l'idéal d'ataraxie. Le logos académique peut bien se présenter comme sagesse, avoir même un effet apaisant, mais cette paix est relative et ne saurait être identifiée à l'ataraxie non plus qu'attribuée au résidu dogmatique qu'il contient, sinon dans son caractère relatif.

La saisie de ce jeu mixte était loin d'être aisée et Sextus s'en est tiré en montrant que, de toutes façons, la recherche s'y trouvait bloquée par une fixation, qu'elle soit celle d'un dogmatisme inavoué ou celle d'un discours qui se rive sur sa propre impuissance à conclure.

Le Sceptique vient en troisième lieu qui se définit comme celui qui réalise jusqu'au bout l'idée de la recherche, comme celui qui "cherche encore" (I,2) et "qui persévère dans sa recherche" (I,1). Sextus mettra l'épithète de "chercheuse" (zètètikè) au nombre des appellations propres du scepticisme, en tête de liste et peut-être comme la plus importante en tant qu'elle éclaire l'appellation qui a fini par triompher. En effet, la voie sceptique est dite "zètètique" apo énergéias tès kata to zètein kai skeptesthai, Sextus montrant par là que la voie sceptique en est d'abord une de recherche et que cette recherche se caractérise surtout par son caractère sérieux, assuré par un examen approfondi (skèpsis). Il précise ce point dans la définition célèbre : "La voie sceptique c'est la puissance d'opposer les apparences et les concepts de toutes les manières possibles ; de là nous en arrivons, à cause de la force égale des choses et des discours opposés, d'abord à la suspension du jugement (épokè) puis à l'ataraxie" (I,8). Cette phrase et le commentaire qui la suit contiennent l'essentiel.

Sextus commence par y établir que la manière propre aux sceptiques de traiter les questions qu'ils abordent s'identifie à une puissance (dunamis). Il prend la peine de préciser qu'il n'entend nullement ce mot dans un sens "subtil et travaillé" (kata to periergon) (I,9) comme le ferait, sans doute un péripatéticien, mais tout simplement (aplôs), selon le pouvoir (kata to dunasthai). Je n'hésite pas à voir là la marque d'une volonté de serrer au plus près le potentiel biologique dont on a parlé plus haut et de créer une large distance d'avec les figures du possible qui surgissent du langage.

Cette puissance en est une d'opposition (antithétikè) en cela qu'elle produit des "antikeiménous logous", des logoi opposés. Cette opposition, précise-t-il, n'est pas seulement de la nature de celle qui règne entre l'affirmation et la négation

mais elle doit plutôt être comprise comme une sorte de combat (I,10, tòn logôn makhoménôn) livré entre des discours antagonistes au niveau même de leurs effets. Elle est rendue possible par ce jeu de l'argument et du contre-argument qu'on a vu pratiquer par les dogmatiques comme une stratégie acceptable à l'intérieur de leur propre langage. Jeu qui peut même être bénéfique au discours de savoir (renforcer son impact) dans la mesure où celui qui le profère en est aussi le maître. Quant aux Académiciens, d'une certaine façon, on peut les considérer comme ceux qui en ont poussé l'usage jusqu'aux limites du supportable, dans un contexte dogmatique.

Les Sceptiques reprennent cette stratégie à leur compte. Sextus, un peu plus loin, écrit que "le principe de l'agogè sceptique est essentiellement qu'à toute raison s'oppose une égale raison." (I,12). Bien sûr, le Sceptique ne se servira pas d'un élément du discours dogmatique de la même façon que le dogmatique. Toute la différence vient du caractère systématique de sa présentation, à la fois dans notre citation ("à toute raison...") et dans la définition ("de toutes les manières possibles" kath'oiôn dè poté tropon). Cette précision tactique modifie du tout au tout le sens de la stratégie globale : le Sceptique donc se servira de cette arme pour s'opposer à tout discours, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, quoi qu'il dise.

Un risque subsiste de retomber dans le dogmatisme si l'un des deux logoi parvient à l'emporter dans la confrontation, soit comme évidemment vainqueur, soit (à la manière académique) comme probablement vainqueur. Ainsi le Sceptique retomberait dans le vice qu'il attaque. De la conscience de la nécessité de parer à ce danger, l'analyse sceptique du jeu de langage dogmatique conclut à l'élaboration d'une visée propre de son déploiement stratégique - visée qui n'est plus compréhensible en termes de vérité et de fausseté. Cette nouvelle visée sera désignée sous le nom de "force égale" (isosthénia).

Sextus définit ce terme comme "l'égalité (isotèta - égalité au sens des mathématiques cf Diophantes 202, 8) de la

fiabilité (pisis) et de la défiance (apistia) de sorte que (ôs) aucun des discours combattant n'est préféré à aucun autre comme étant le plus fiable (pistoteron)" (I, 10). Nous dirions sans doute aujourd'hui qu'atteindre l'isosthénie c'est réaliser l'équilibre des énoncés au niveau de leur force de conviction (puissance pragmatique). Ce qui est d'un magnifique calcul et le résultat d'une belle analyse au terme de laquelle ce qui apparaît surtout important c'est de neutraliser les énoncés au niveau de leur impact, de l'affect (pathos) qui engendre le trouble et dont ils sont la source. Cette précision supplémentaire achève de faire se retourner contre lui l'un des éléments dynamiques essentiels du jeu dogmatique. Elle en fait un usage intolérable pour lui et qui, poursuivi, fera éclater le jeu. Le discours sceptique (cf le reste de l'oeuvre de Sextus) n'en sera que la mise en oeuvre systématique au service d'un éclatement perpétuel, terroriste (au sens anarchique) qui se voue au dynamitage de tout énoncé dénotatif tendant à se constituer en ne faisant rien d'autre que de l'équilibrer avec son frère ennemi.

L'isosthénie n'est certes pas recherchée pour elle-même mais pour l'effet pragmatique qui est censé en résulter et que désigne le terme d'épochè (que nous traduisons d'ordinaire par "suspension du jugement"). Sextus définit l'épochè comme "le parti de la pensée par lequel nous ne détruisons rien, ni ne posons rien." (I,10) Ce parti de ne prendre aucun parti est un effet strict du discours, un moment du jeu sceptique toujours identique à lui-même et qui a fini par devenir le but tactique de la stratégie d'opposition. Cet effet (pathos) (I,7) qui "retient", qui "arrête", vaut au scepticisme sa seconde appellation, éphectique.

Sa troisième (aporétique) vient du second moment de l'épochè, celui où, retenu devant l'isosthénie, le Sceptique se retrouve impuissant (amèkanein), autant à l'adhérence (pros suknatathesin - ici c'est le dogmatisme qui est visé) qu'à la négation (arnèsis - ici c'est l'Académie dont la position avait été précédemment définie comme une arnèsis en I, 1). Impuissant, sans ressources, le Sceptique ne sait où aller.

Cet effet qui porte d'abord sur la dianoià, à son tour portera sur la psuchè et là, surprise, l'impuissance se transformera en gratification, l'épochè engendra l'ataraxie. Cette découverte, nous dit Sextus, étonna énormément ceux qui la firent "Après avoir commencé à philosopher sur la distinction des représentations et sur la connaissance des vraies et des fausses, de manière à atteindre l'ataraxie, il (le Sceptique) est tombé sur une discordance d'égale force qu'il s'est abstenu, faute de pouvoir le faire, de trancher ; à cette suspension du jugement, par hasard (tukhikos), a fait suite l'ataraxie à l'égard de ce qui est objet d'opinion" (I, 26) Un peu plus loin, il écrit "par hasard, l'ataraxie suivit pour eux la suspension du jugement, tout comme l'ombre suit le corps" (I,29). Puis il tâche de nous rendre vraiment sensible l'effet si remarquable et son caractère inattendu en nous racontant une petite histoire:

"ce que l'on raconte du peintre Apelle arrive d'ordinaire au Sceptique. Peignant, dit-on, un cheval, il échoua au point de renoncer et de jeter sur le tableau l'éponge avec laquelle il enlevait les couleurs des pinceaux; et celle-ci par contact, reproduisit l'écume du cheval." (I,28)

Histoire intéressante qui s'applique ici dans la mesure où ce qui arrive "par hasard" au peintre Apelle arrive "d'ordinaire" au Sceptique. Comme si l'aventure survenue à Apelle arrivait chaque fois que, impuissant à obtenir un effet de peinture, le peintre excédé jetait sur la toile son éponge et réussissait à tout coup à rendre par là l'effet qu'il cherche. Ce qui n'apparaît miraculeux, d'ailleurs, que dans la mesure où cela est inattendu.

Après coup, le Sceptique explique l'événement surprenant à partir de ce qui a déjà été dit, à savoir que l'âme est soumise à des affects qui la troublent, que ces affects sont les effets pragmatiques d'énoncés, que ces énoncés sont indésirables parce que les croyances qu'ils produisent bloquent ou gauchissent l'action en la fixant à des objectifs

sans rapport avec nos possibilités réelles et, donc, que l'on doit chercher à neutraliser en vue du "bien vivre". Or l'isosthénie réalise cette neutralisation des énoncés au niveau de leurs effets pragmatiques et cela à la suite d'un déchaînement total de tous les énoncés possibles, annulables l'un par l'autre, grâce à leurs effets incompatibles. L'épochè est un moment, rappelle-t-on, comme l'effet du discours qui se consume en consommant (le discours qui est censé mettre fin aux discours) et dont le résultat est de laisser dans l'âme un vide. Ce vide n'est troublant que dans la mesure où on le perçoit comme une impuissance. Cependant cette saisie de l'absence de fixations comme une impuissance ne dure qu'un temps, jusqu'à ce que les fixations apparaissent elles-mêmes comme des limitations et leur levée comme une délivrance. Car cette levée des bornes imaginaires posées dans et par le langage débloque l'espace pragmatique réel. Les énoncés fixaient une ouverture déterminée à l'action et la définissaient comme la seule possible, cependant que cette ouverture ne coïncidait guère avec les possibilités réelles (kata bion). Dorénavant les énoncés n'étant eux-mêmes plus du tout possibles comme énoncés dénotatifs parlant d'un monde, ce monde lui-même tombe et avec lui toutes les figures du possible déterminées par la nature telle qu'elle était fixée dans le discours. Alors donc les possibilités réelles et accessibles, c'est-à-dire les possibilités biologiques (kata bion), peuvent se déployer librement sans rencontrer d'autres bornes que celles qu'elles ne peuvent abolir. Ainsi pourra se réaliser le "bien vivre".

Sextus, on l'a vu, nous dit que la découverte du jeu de langage sceptique s'est faite spontanément, sans qu'on l'ait préméditée. Des hommes de grands talents étaient résolus à poursuivre jusqu'au bout la recherche en refusant de se laisser arrêter par quelque fixation qui sera figurée dans un énoncé qui laisse de quelque façon place au doute. Accomplissant leur dessein, ils en sont venus à l'isosthénie, puis, par voie de conséquence, à l'épochè et, enfin, à l'ataraxie. Tout cela, sans l'avoir du tout recherché, "par hasard".

Il n'en reste pas moins que, dans l'état où elle se trouve exposée chez Sextus, la doctrine sceptique a mis au

point un jeu de langage qui contient tout à fait consciemment cette stratégie que nous avons mise au jour et par laquelle ce qui est arrivé d'abord par "hasard" arrive maintenant "d'ordinaire". La répétabilité de l'effet recherché tient à l'élaboration d'une technique et d'un langage précis qui fait du jeu de langage sceptique l'un des jeux de langage les plus règlementés que l'on connaisse.

Il n'est pas dans mon intention d'analyser ces règles en détail mais seulement d'en indiquer les traits essentiels.

Le règlement de base porte sur les coordonnées de l'énoncé. Dès la première page, Sextus avertit que "sur aucun des points à traiter nous n'avons l'assurance qu'il en aille entièrement selon nos affirmations, mais que nous rapporterons historiquement chaque question comme elle nous apparaît pour le moment" (I,4) (C'est nous qui soulignons). Les énoncés sceptiques seront donc explicitement datés et signés, au contraire des énoncés dogmatiques qui taisent le plus souvent ces renseignements, comme s'ils n'étaient d'aucun temps, transcendants à tout instant du temps, et d'aucun auteur, parlant de leur référent comme se référent se parlerait lui-même à travers le discours.

Ce règlement, l'archétype des autres, consiste à déconnecter toute référence et donc à rendre à l'avenir impossible la production de quelque énoncé dénotatif que ce soit. Sous cette forme, le règlement prohibe tout énoncé de type "a est x" pour le remplacer dans le discours par un énoncé du type "a semble x à b au moment y". L'exposition de cette règle de conversion fait l'objet d'un développement célèbre et qui vise à montrer que, contrairement à l'opinion répandue, les sceptiques ne nient pas les apparences (I,19-20).

Dans le même ordre d'idées, on peut lire un argument de rhétorique assez choquant pour nous, mais tout à fait cohérent à l'intérieur du jeu de langage sceptique :

"...lorsque quelqu'un nous propose un argument (logos) que nous ne pouvons pas résoudre, nous lui disons : de même qu'avant la naissance de celui qui a introduit votre secte l'argument (logos) qu'il rapporte n'apparaissait pas encore bon et qu'il existait toutefois conforme à la nature, de même il est possible que l'argument (logos) opposé à celui que vous me proposez maintenant existe conforme à la nature mais qu'il ne nous apparaisse pas encore, aussi ne faut-il pas encore donner l'assentiment à un argument (logos) qui semble maintenant solide" (I,133-134)

Le scepticisme ne peut, en effet, être mis en échec que d'une seule façon, à savoir dans le cas où le Sceptique est impuissant à réaliser l'isosthénie, quand un discours apparaît plus fiable qu'un autre et qu'on ne peut neutraliser son effet pragmatique. L'argument de ce "savant qui n'est pas encore né" se propose de rendre à l'avance impossible (et de façon radicale) toute mise en échec de ce genre en jouant sur l'incertitude de l'avenir. Cependant il faut reconnaître que, de par sa saveur plutôt sophistique (quoique dans l'optique sceptique la fin justifie les moyens), ce logos n'a pas toute la puissance de persuasion que l'on pourrait souhaiter que cette puissance ne pourrait aller qu'en s'estompant, avec l'usage trop fréquent, et même disparaître tout à fait si on en abuse.

D'où la nécessité de mettre au point ces méthodes d'argumentation appelées "tropes" ou "modes" et que Sextus paraît considérer comme le trésor le plus précieux de l'école, la matière de sa tradition. Il consacre une bonne part du premier livre à leur exposition (I,36-186). Jusqu'à nous, ils resteront une merveilleuse réserve d'arguments dans les discussions, philosophiques et autres (on en retrouvera plusieurs chez les philosophes modernes).

Il y a aussi la nécessité d'éviter tous risques de recréer, au sein même du jeu sceptique, un nouveau discours dogmatique. Ce risque paraît avoir été considérable puisque

Sextus prend la peine d'un assez long développement pour expliquer chacune des expressions communément utilisées dans les textes de l'école et puis d'une autre série d'explications, série plus longue encore (I, 210-241), pour marquer la différence qui existe entre le discours sceptique et tous les autres discours qui pourraient sembler lui être apparentés. La section concernant l'éclaircissement des expressions sceptiques mériterait à elle seule une analyse serrée. Pour en parler, Sextus y utilise le mot phonè (émission de voix) de préférence à onoma (nom) ou tout autre mot de ce genre qui aurait l'inconvénient d'évoquer de trop près un référent possible. Il prend chacun de ces termes, un par un, et, avec grand soin, les soumet tous et chacun au même type de traitement, à savoir qu'il écarte tout risque d'amphibologie en rejetant tout autre sens possible mais impertinent ou dangereux (technique d'ailleurs caractéristique de plusieurs endroits du livre et qui montre bien la nécessité de spécialiser le langage pour le rendre propre au discours sceptique) et qu'il refuse de donner une définition formelle, alléguant qu'il emploie ces phonai dans un sens "non travaillé", avant d'en donner des règles d'usage plutôt rigoureuses et d'en indiquer les circonstances d'emploi.

L'énoncé conclusif est évidemment inconnu dans le jeu sceptique. Ce qui devrait en tenir lieu - à savoir l'effet de l'ataraxie sur le discours, c'est-à-dire l'aphasie, consiste justement en l'arrêt complet de l'usage des fonctions linguistiques. L'aphasie ne porte bien sûr que sur les énoncés dénotatifs et ne s'étend pas au domaine de la vie pratique : Sextus nous met bien en garde que le jeu sceptique ne concerne que les champs couverts par la "science" (philosophie - au sens antique), les questions obscures (ta adèla) qui sont objets de recherche dans l'épistémè (tôn kata tas épistèmas zètôménôn adèlôn). En effet, ce sont les énoncés sur ces questions qui jettent le plus de trouble dans l'âme.

Cependant, l'aphasie n'est une conclusion que sur le plan idéal. L'élimination des énoncés dogmatiques par le

mime successif des positions contraires ainsi exorcisées l'une par l'autre ne tarit pas la source d'où ils surgissent et le feu qui se consume lui-même en consumant doit sans cesse renaître pour neutraliser de nouveaux énoncés. Le point d'articulation qui rend possible la position sceptique - l'incertitude du temps - est le même qui rend impossible sa détermination stable et, par conséquent, l'ataraxie ininterrompue, définitive. Ainsi donc, le Sceptique doit fréquemment (pour ne pas dire continuellement) réitérer l'opération magique de neutralisation par évocation pour se maintenir, tant bien que mal, en ataraxie. "Tant bien que mal" car plus il éprouve ce besoin, plus il est en rupture d'ataraxie. Sans vraiment connaître l'échec, il connaît le défaut de succès.

A cette première faiblesse, s'en rattache une seconde qui tient au poids même des réglementations de ce jeu de langage. L'affrontement de nouveaux ennemis force le sceptique à créer de nouvelles stratégies et ainsi d'alourdir de nouveaux éléments la technique et les règlements inhérents au jeu de langage - quand bien même ce ne serait que par raffinement de l'acquis. Cela peut se voir comme une force dans la mesure où l'accroît la puissance de combat du jeu en question mais cela doit aussi se considérer comme une faiblesse car l'instrument en s'affinant devient de plus en plus fragile. Le discours sceptique (surtout s'il atteint un état supérieur dans le raffinement de la réglementation) a une force de reproduction extrêmement faible, de sorte qu'il donne de plus en plus l'impression de se répéter dans une position de défensive d'où il peut tout détruire sans pouvoir rien créer.

Le jeu dogmatique, au contraire, extrêmement faible dans ses énoncés dénotatifs toujours contestables, jouit d'une puissance de reproduction énorme. La source de production des énoncés qui prétendent parler de quelque chose et cela dans une position privilégiée par rapport à ce quelque chose qui est, pour le dire vite, celle de la vérité, cette source est intarissable et ce qui en sort, toujours différent, malgré l'unité du principe de production.

Voilà pourquoi sans doute, au regard de la vie même (kata bion), le scepticisme livide peut bien pâlir devant le dogmatisme coloré, et une certaine passivité même vaguement agissante (le sceptique ancien ne décide même jamais de douter) devant toute incitation à l'activité, incitation même engendrée par le désir d'une chimère. Chez les Anciens, le Scepticisme pyrrhonien n'a jamais occupé qu'une position marginale.

Il manque au scepticisme une certaine motivation à actualiser les possibilités réelles (kata bion) dont il réussit, par ailleurs, à débloquer l'espace nécessaire au déploiement en débranchant toute fixation inhibitoire reliée au langage. Ce manque de motivation qui lui fait presque déplorer de ne pas pouvoir être complètement inactif (I, 23) provient, je crois, d'une méconnaissance de l'étendue du rôle pragmatique possible des fonctions linguistiques dont le scepticisme voyait surtout les inconvénients inhibitoires.

Cependant cette entreprise importante dans la mesure où s'y développe un jeu de langage propre (c'est déjà beaucoup) et où nous subissons aujourd'hui un mouvement qui n'est pas sans rapport avec ce qui s'y trouve en question, mouvement qui paralyse l'action en déséquilibrant les figures du possible par la problématisation des certitudes qui les fondent.

Pierre Bellemare  
Université de Montréal

**le bison  
à la trace**



"Dans ce premier contact avec cet homme dont l'oeuvre me bouleverse et m'absorbe et m'alimente tant, l'une des très rares oeuvres que je considère "vraies" et au service de l'appréhension d'un humanisme réel à la mesure d'un homme total contemporain, je veux dire sommairement..."

(Patrick Straram, "Resnais à Montréal", Liberté, vol.4, no.22 (avril 1962), p.277)

"La citerne retient et la source rejailit, bien passif et bien actif, pensée contenue ou continue, eau stagnante ou vive, temps passé et avenir, le savoir et le pouvoir, le coffre et les bijoux, plus encore peut-être: l'abstraction et l'imagination, le conformisme et sa négation."

(Roland Houde, "méfiance et défiance", Phi Zéro, vol.7, no.2 (janvier 1979), p.52)



Plongons...

L'eau glisse, froide, sur le corps. Emersion pour savoir. Tête et corps. Le plaisir de faire l'amour sur le Mistagance. L'aviron...le geste en force, et souple, pour éviter le bruit. Tel l'indien.

Deux façons de connaître: la plaine, l'une; la forêt, l'autre.

...Et en terrain découvert, le bison.

A Trois-Rivières, la taverne la plus proche de chez moi: la Taverne Royale. De n'avoir pas levé les yeux, je l'apprends à mes dépens de François, ce poète à fleur de vie.

Pour la première fois, cette même semaine, j'ai en mains un exemplaire des Ecrits de la taverne Royale (1). Il n'existe pas de tels hasards.

Très peu tenu en librairie; le prix de l'usagé: exorbitant. En ces circonstances, je ne m'avancerais pas jusqu'à prétendre -tel ce libraire d'usagé- qu'on ne trouve plus ces Ecrits sur le marché.

Renseignements pris aux Editions de l'Homme, on me réfère au distributeur, l'Agence de distribution populaire, chez qui je me procure cinq exemplaires. Pour mémoire, je note qu'il reste encore 366 exemplaires disponibles pour la vente (par l'intermédiaire de serviables libraires ou au comptoir d'entrepôt: ADP, 1260 Richmond, Pointe-St-Charles, Montréal), au prix en vigueur en 1962.

Ce préambule ne veut que signaler, encore une fois, ce problème, toujours actuel, du peu d'intérêt accordé à la diffusion de l'écrit au Québec.

\*\*\*\*\*

Notre propos principal est autre: un ouvrage (2) publié par le Centre bibliographique de la Bibliothèque nationale du Québec. En p.VII, un avertissement qui laisse manifestement le champ libre à toute analyse de contenu. Le Centre réclame la paternité de la bibliographie publiée sous son égide. Nous nous attacherons donc à la bibliographie. Pour les fins du présent article, nous restreindrons notre étude aux seules revues répertoriées dans la section "Articles et périodiques" de la bibliographie consacrée à Patrick Straram (pp.102-106) (3). Qu'on nous permette donc de rectifier certaines incorrections et de signaler au passage quelques oublis.

Notons que les revues consultées pour vérification sont ici présentées par ordre d'ancienneté. Mentionnons de plus que nos recherches, à ce jour, n'ont pas excédé la date de l'article le plus récent répertorié par le Centre bibliographique, soit juin 1974.

Cité Libre.

Lazune étrange que celle-ci: on a omis de mentionner "Les Français parlent aux Français ou pourquoi Duplessis a raison", Cité Libre, no.22 (octobre 1958), pp.45-48.

Cet article, en effet, est antérieur à tous ceux que rapportent les auteurs. La référence la plus ancienne de leur relevé: mai 1959. D'accord avec eux pour nous référer à "des documents publiés au Québec", nous devons cependant faire remarquer que Straram, arrivé à Montréal en 1958, a déjà été publié quelque peu en France, et a rédigé des textes entre 1954 et 1958 dans l'ouest canadien; rien d'étonnant alors, connaissant son projet d'écriture, à le voir présenter ses premiers textes ici l'année même de son arrivée - nonbstant de nombreuses difficultés d'ordre matériel, dont il fera état dans des textes postérieurs.

La même remarque pourrait s'appliquer à "Pli cacheté à quelques uns, quelques unes et à CITE LIBRE". Cité libre, no.23 (mai 1959). pp.22-32.

Egalement omis: "Radio-Télévision. Valeurs culturelles d'une information". Cité Libre. XI<sup>e</sup> année. no.25 (mars 1960), pp.31-32.

Plus mystérieux: "Panoramique. VOIR MIAMI". Cité Libre. XIV<sup>e</sup> année. no.61 (novembre 1963), pp. 30-31, puisqu'on a pris soin de répertorier les chroniques des nos. 56,62, 64 et 66, qui portent le même titre central "Panoramique".

Points de vue.

Première collaboration de Straram: novembre 1959. Première mention dans la bibliographie

Houle/Lafontaine: mars 1960. Les premiers textes, entre ces dates, sont pourtant nombreux:

- "Chansonniers ou chanteurs". Points de vue. Vol.5, no.3 (novembre 1959), p.12.
- "Entretien avec Jacques Hébert. Propos recueillis par Patrick Straram". Points de vue. Vol.5, no.4 (décembre 1959), p.8.
- "Le phénomène Bozo". Points de vue, id., p.16.
- "Une musique de chambre d'aujourd'hui chez Bozo." Points de vue. Vol.5, no.5 (janvier 1960), p.6.
- "Rencontre avec Jimmy Giuffre". [entrevue]. Points de vue, Vol.5, no.5.
- "Qui est Jimmy Giuffre?". Points de vue. Vol.5, no.5.
- "Camus et la camaraderie". Points de vue, vol.5, no.6 (février 1960), p.12.

Notons aussi une erreur de titre pour la référence no.691, p.105 (correspondant à Points de vue. Vol.5, no.9 (mai 1960), p.12). Dans la revue, à cette page, l'article signé Patrick Straram est intitulé "T.V.". Il n'y a aucune évidence permettant d'attribuer les notes de "Les points de vue se suivent...mais ne se ressemblent pas" à Straram.

Une autre chronique, également intitulée "T.V.", et signée Straram (Points de vue, Vol.5, no.10 (juin 1960), p.12) manque à la bibliographie.

### Liberté.

Autant nous aurait étonné l'absence de "Nationalité? domicile?" (4), "Tea for one" (5), ou "Hatari" (6), autant nous intrigue l'omission de "Bluesologie" Liberté., no.14 [vol.3., no.2] (mars-avril 1961). pp.520-542. A la fin de ce texte, dans une note datée du 16 mars 1961, Straram fixe lui-même les limites de l'article (rédigé "à la fin de l'été 1958"):

"Avec un certain recul, cette étude me surprend un peu. Elle contient néanmoins l'essentiel de ce que j'ai à dire du jazz sur le plan de l'information.

Ce qui est modifié l'est par le temps vécu ici, par certains contacts." (nous soulignons)

Pour en finir avec cette douloureuse pratique d'amputer les titres (d'articles, d'oeuvres), d'accord avec -entre autres- Straram:

"Dans le 'Cinéma/québec' 57, très, très malencontreusement, mon texte sur 'Cet obscur objet du désir' a été amputé d'un titre l'orientant. (...)  
'Titres et préambule sans lesquels le texte n'avait plus son sens entier et décisif." (7)

nous tenons à faire remarquer que l'article de Liberté, no.17 (vol.3, no.5. Novembre 1961. P. 734) porte comme titre, au long, "La musique. De celui qui ce soir-là jouait".

Le "celui qui...": René Thomas.  
Si le titre, sans lequel le texte perd son sens, n'avait pas d'importance...!?!? L'importance du "celui qui" ? Un exemple magistral (nous soulignons) dans "Resnais à Montréal" (8)

Enfin un dernier oubli: "Les quatre points cardinaux d'une camaraderie", Liberté, no.24, vol.4 (juin-juillet 1962), pp.476-77. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver bizarre la mention par le Centre bibliographique des nos. 17 et 22 et l'omission simultanée des nos. 14 et 24.

L'écran

Patrick Straram est très évidemment connu pour ses écrits critiques sur le cinéma. Il serait dommage de jeter ici le discrédit sur le travail du Centre bibliographique pour avoir fait complète abstraction de la revue L'écran, activité de première importance pour Straram au Québec en 1961.

L'écran. Une publication du Centre d'art de l'Elysée, inc. Montréal.

Comité de rédaction: Jean-Paul Ostiguy, m.d., directeur  
Fernand Benoît, Jean Billard,  
Gilles Carle, Patrick Straram.

Revue bilingue de surcroît (articles anglais de Jacob Siskind, David Millard, Tom Land et Propos de Ingmar Bergman).

Outre sa participation aux diverses activités du Centre d'art de l'Elysée, le travail d'écriture de Straram se présente comme suit:

L'écran, no.1 (avril 1961 avril)

- Introduction de Patrick Straram à l'article "America", par Jean Domarchi. Page 2.
- Conversations enregistrées au Centre d'art de l'Elysée, impliquant D. Vincent, P. Straram, J. Lamoureux, J.-P. Ostiguy, D. Saint-Denis, G. Joussemet et J. Billard. Pp.19-21, 23-24, et 27-28.
- Notes critiques à la suite de "Un critique des 'Cahiers du cinéma' et son Bergmanorama", par Jean-Luc Godard. Page 27.
- "J'aime le bel âge", Pp. 39-41.
- "Documents. Une critique de l'accomplissement". Pp.42-48.

L'écran, no.2 (mai 1961 mai)

- "L'aventure d'un néo-réalisme intérieur", pp.30-38.
- "Documents. Création privée et réalité quotidienne". Pp. 44-48.

L'écran. No.3 (juin-juillet 1961 june-july)

- "Panoramique", p.2.
- "De l'esthétique d'une solitude", pp.18-27.
- "Un.Film de Rossellini, si je le schématisais pour un quotidien", pp.32-36.
- "Documents. Des questions qu'il faut poser", pp.39-48.

### Parti pris

C'est peut-être ici qu'on nous aura le plus surpris. La collaboration de Straram à Parti pris est importante et généralement assez connue. N'a-t-on pu, au Centre bibliographique, consulter une série complète de cette revue? Y considère-t-on que les textes courts ne valent pas d'être mentionnés? Ce sont des questions à poser en l'occurrence. On en jugera.

Straram a tenu à Parti pris deux chroniques: "Jazz dans la vie quotidienne" et "Interprétation de la vie quotidienne". Si nos bibliographes n'ont signalé que la seconde, c'est que le seul article répertorié par eux dans la première ne justifiait pas la mention de cette chronique. Leur référence: no.649 (p.103), "Comparaisons", Parti pris, vol.1, no.7 (avril 1964), pp.49-52, constitue en fait le dernier article de la série "Jazz dans la vie quotidienne". Les trois premiers -omis- sont:

- "Jazz dans la vie quotidienne. Une appropriation nécessaire", Parti pris, vol.1, no.3 (décembre 1963), pp. 55-57.
- "Jazz dans la vie quotidienne. L'autre monde dans celui-ci.", Parti pris, vol.1, no.5 (février 1964), pp. 57-58.
- "Jazz dans la vie quotidienne. Le jazz, et qui?", Parti pris, vol.1, no.6 (mars 1964), pp.61-62.

Plusieurs revues utilisent la formule des notes brèves initialées par des collaborateurs réguliers. Parti pris nommait ce bloc d'information

"Marginales". A ce chapitre, la participation de Straram s'établit comme suit:

- "Et que l'autodafé soit!". Vol.3, no.5 (décembre 1965), pp.80-81.
- Vol.3, no.6 (janvier 1966)
  - "Généalogie globale", pp.57-58.
  - "De fils en père", p.58.
  - "Donner à être", pp.59-60.
- Vol.3, no.7 (février 1966)
  - "Mes propriétés", p.75.
  - "McLuhan à la chaise électrique?", p.77.
  - "Paranoïa au service des terroristes", p.79.
- Vol.3, no.8 (mars 1966)
  - "Un certain gauchisme, ou l'exotismanis, maladie infantile", p.72.
  - "L'écume des jours", p.76.
  - "Courrier des lecteurs", pp.76-77.
- Vol.3, no.9 (avril 1966)
  - "Gerda à l'Expo?", p.75.
  - "Les enfants n'amusez plus les prostituées?", p.76.
- Vol.3, no.10 (mai 1966)
  - "On a notre voyage", p.74.
  - "Gerda à l'Expo?" (suite), p.75 [Les deux exemplaires que nous avons consulté ne comportent que ce seul titre sur une page blanche. A suivre donc].
- Vol.4, no. 1/2 (septembre-octobre 1966)
  - "En un combat même plus douteux", p.105.
  - "C'est Cayrol qui a écrit l'Aquarium de Godbout", p.106.
  - "L'amour au drug", pp.114-115.
  - "Culture de droite", pp.115-116.
- Vol.4, no.3/4 (novembre-décembre 1966)
  - "Français, je vous ai compris", p.129.
  - "Foutre! La pilule gratuite aux épouses des militaires américains", p.129.
  - "Secrétariat à la rédaction?", p.130.
- Vol.4, no5/6 (janvier-février 1967)
  - "Un devoir spellmanique", p.110.
  - "Proclamation d'une virilité", pp.110-111.

- "Les émissaires de De Gaulle", p.111.
- "Qu'on en finisse vite", pp.111-112.
- Vol.4, no.7/8 (mars-avril 1967).
- "Retour à la cuisine", p.105.
- "A la parade, petits avocats mystiques!", p.107.
- "Petits pères, à la parade!", p.108.
- Heureusement qu'on les a", p.108.
- Vol.4, no.9/10/11/12 (mai-août 1967).
- "On vous le fait pas dire", p.221.
- "Combien, l'annonce?", p.223.

Une autre série de notes non intégrées aux "Marginales":

- Vol.3, no.8. "Demain il sera trop tard", p.51.
- Vol.3, no.9 (avril 1966). "Petits fours au goûter des généraux", p.56.
- Vol.3, no.10 (mai 1966).
- "Joyeux commerce", p.17.
- "Petit timide deviendra grand", p.28.
- Vol.5, no.4 (janvier 1968)
- "De deux choses l'une", p.46.
- "Leur dire dans leur langue", p.48.
- "De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins", p.49.
- "De la télévision télévisuelle", p.49.

Pour compléter, nous ajoutons trois autres références passées sous silence:

- "Une vertu homéopathique", Parti pris, vol.3, no.8 (mars 1966), p.66.
- "Comme des viet-congs la nuit". Parti pris, vol.5, no.4 (janvier 1968), p.53.
- "D'exil fragment. 'Round midnight in San Francisco". Parti pris, vol.5, no.7 (avril 1968), p.56.

Le Magazine MacLean.

Deux petites rectifications.

La chronique-cinéma de Patrick Straram débute en février 1966 (vol.6, no.2), et non en janvier 1966 (vol.6, no.1). D'autre part, cette chronique s'intitule "Les films à voir" de - vrier 1966 à janvier 1968 (vol.8, no.1), et ne portera le titre "Les films à venir" qu'à partir de février 1968 (vol.8, no.2).

Sept-Jours

En premier lieu, une précision: le no.50 est daté du 26 août 1967 et non du 26 avril 1967, tel qu'indiqué à la référence no.639, p.102.

La production d'une chronique régulière n'implique pas que son auteur soit réduit à cette seule forme de collaboration. A preuve: "Noel à gogo", Sept-Jours, no.15 (24 décembre 1966), pp.26-30 malencontreusement oublié par nos bibliographes. Les "boîtes" de Montréal présentées en photos-couleur, avec commentaires écrits en presque totalité par Straram. Importance de ce texte: présentation de l'Asociacion Espanola, et pour quiconque a lu Straram...

Plus qu'énumérer des ouvrages, un travail de bibliographie: lire et connaître.

Robert Cyr  
Trois-Rivières.  
Novembre 1978-mars 1979

## EPILOGUE

- Que savez-vous sur ce que vous savez ?
- Tout !
- Peut-on vous demander d'élaborer ?
- Non.
- Est-ce parce que vous ne voulez pas, ou parce que vous ne pouvez pas ?
- J'ai déjà répondu à cette question.

## NOTES:

- 1, En collaboration, Ecrits de la taverne Royal, Montréal, Les Editions de l'homme, 1962, 141 pages.
- 2, Ghislaine Houle et Jacques Lafontaine, Ecrivains québécois de nouvelle culture, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, Coll. Bibliographies québécoises, no 2, 1975, L-137 p.
- 3, Le présent travail constitue un aperçu d'un sujet plus large.
- 4, Patrick Straram, in Parti pris, Vol. 2, no 10/11, (Juin-Juillet 1965), p. 52-79.
- 5, \_\_\_\_\_, in Ecrits du Canada français, Vol. 6, 1960, p. 125-154.
- 6, \_\_\_\_\_, in Liberté, no 44/45 [vol. 8, no 2/3], (Mars-Juin 1966), p. 125-147.
- 7, \_\_\_\_\_, "Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma. Des films qui ravissent le Bison", Cinéma/Québec, no 58 [vol. 6, no 8] (Septembre-Octobre 1978), p. 42.
- 8, \_\_\_\_\_, in Liberté, no 22 [vol. 4] (Avril 1962), p. 276-282.

la  
construction  
de l'objet  
en sciences dans  
l'épistémologie de  
gaston bachelard (1)



## INTRODUCTION

### L'oeuvre.

L'oeuvre de Gaston Bachelard apparaît à un premier examen comme très diversifiée, peut-être même éparpillée, et ce n'est pas sans raison que l'on nous présente si souvent Bachelard comme un monstre bicéphale, un philosophe assis entre deux chaises. Nous croyons qu'il n'en est rien et que l'oeuvre de Bachelard, tout autant que sa pensée, est unitaire. Nous croyons que l'imagination est l'un des concepts fondamentaux qui décrivent l'activité du savant, et que le travail de ce dernier s'élabore au-delà d'une psychanalyse de la connaissance objective que Bachelard ne réserve pas à l'épistémologie, mais à laquelle il demande au savant de participer.

Toutefois, les limites du présent exposé nous contraignent à restreindre l'utilisation du corpus

bachelardien aux seules oeuvres pertinentes à notre sujet: la construction de l'objet en science. Notre désir initial était même de nous limiter à l'examen de La formation de l'esprit scientifique et du Rationalisme appliqué, mais cela nous est vite apparu comme nettement insuffisant. Nous n'avons pas voulu nous jeter dans une polémique sur les rapports du savant avec la science et avec la poésie, car nous aurions peut-être été le seul à l'apprécier, mais nous avons néanmoins étendu le contenu de ces deux livres qui contiennent le plus d'indications sur la construction de l'objet en science, aux autres oeuvres de Bachelard susceptibles de justifier, de coordonner, de mieux décrire ce que ces deux livres nous décrivent. S'il est vrai que le corps du modèle bachelardien de la construction de l'objet se trouve dans ces deux livres, ses fondements se retrouvent dans toute l'oeuvre de ce "philosophe pris à son rêve".

### Questions de terminologie.

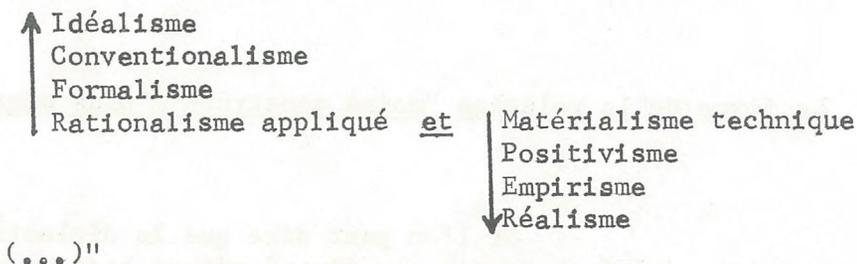
Si, pour la science, construire son objet c'est construire ses concepts, la description de l'objet de la science est déterminée par celle des concepts qu'elle utilise, de leur importance et de leurs articulations dans une même structure.

Les concepts utilisés par Bachelard dans la construction de l'objet sont nombreux. Nous croyons que leurs descriptions ne peuvent être faites que dans la mesure où ils peuvent être articulés au sein du système, c'est-à-dire que les concevant essentiellement comme des concepts opérants, nous ne sommes à même de les décrire que dans la mesure où nous les saisissons dans leur action: la notion d'obstacle épistémologique n'a pour nous aucun sens si on ne la considère pas dans l'articulation d'un processus qui est celui, précisément, de la construction de l'objet. Autrement

dit, la problématique de la construction de l'objet -du moins chez Bachelard- fait appel à des concepts essentiellement dynamiques.

L'expression qui pourrait le mieux traduire cette problématique chez Bachelard, est celle de "rationalisation appliquée", ou, ce qui revient ici au même, de "rationalisme appliqué".

"(....) toutes les philosophies de la connaissance scientifique se mettent en ordre à partir du rationalisme appliqué. Il est à peine besoin de commenter le tableau suivant quand on l'applique à la pensée scientifique:



(R.A., pp.4-5)

C'est en effet le processus de rationalisation qui caractérise la science moderne, lui attribue des valeurs et lui permet de construire son objet.

Les termes désignant "le moins construit" se retrouvent en nombre chez Bachelard, mais ils peuvent tous se ramener à l'expression de "connaissance préscientifique", dont le sort est d'être dépassée lorsque commence le procès rationaliste. Cette connaissance préscientifique est ce qui fait obstacle à la connaissance rationnelle, mais cet obstacle n'est pas perçu négativement par Bachelard; bien au contraire, c'est grâce à lui que la science peut progresser.

Dans le premier chapitre de l' A.R.P.C., Bachelard nous parle de la "dialectique de l'histoire périmée et de l'histoire sanctionnée" (nous reviendrons sur ce point très important de son épistémologie). Toutefois, au niveau terminologique, nous croyons que ces deux derniers termes impliquent un contenu scientifique considéré comme "périmé" et un second comme "sanctionné". D'où notre utilisation des expressions "savoir périmé" et "savoir sanctionné" à divers endroits, en relation directe avec cette déduction suggérée par l'oeuvre de Bachelard.

### LES THESES BACHELARDIENNES

#### La forme de la relation "moins construit"/"plus construit".

Si l'on peut dire que la dialectique entre savoir périmé et savoir sanctionné résume bien la construction de l'objet en science chez Bachelard, nous croyons néanmoins qu'une telle définition est insuffisante en regard du nombre impressionnant de concepts que cette dialectique détermine au sein du système. Dans le but de synthétiser cet exposé, nous nous sommes bornés à quelques concepts principaux, et les avons définis en fonction de leur articulation au sein du système de Bachelard. L'adjonction d'autres concepts (celui d'imagination, par exemple), eût été plus souhaitable pour une description plus rigoureuse du système, mais nous sommes contraints de nous en tenir essentiellement aux concepts ayant trait directement à la construction de l'objet en science.

Une description claire et succincte de la méthodologie de Bachelard a été donnée par Maurice Lalonde dans son livre La théorie de la connaissance scientifique selon Gaston Bachelard. Montréal. Fidès. 1966. Pp.137.

Nous la croyons cependant insuffisante à une compréhension profonde de cette méthodologie; M. Lalonde, négligeant souvent de déterminer les prémisses des conclusions qu'il tire, celles-ci nous apparaissent alors quelque peu hâtives. Nous ne nous servirons donc de sa description que dans un résumé succinct de notions que nous aurons au préalable définies exhaustivement.

Nous avons choisi de décrire la construction de l'objet suivant une certaine chronologie allant du "moins construit" au "plus construit". C'est le concept d'obstacle, et non plus celui de dialectique qui nous est alors apparu comme le concept central.

### L'obstacle épistémologique.

L'obstacle épistémologique forme le thème central de La formation de l'esprit scientifique, où il est décrit dans ses divers aspects: : substantialiste, animiste, quantitatif, etc.

"C'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance."

(F.E.S., p.13)

C'est en effet dans l'acte même de connaître que réside la difficulté de la connaissance, dans les instincts qui guident nos sens, dans nos habitudes intellectuelles, que nous contactons au fur et à mesure de nos études, et qui portent notre esprit à

"...considérer comme plus claire l'idée qui lui sert le plus souvent."

(F.E.S., p.15)

L'obstacle est le pas suivant que franchit la connaissance nouvellement née:

"Toute culture scientifique doit commencer (...) par une catharsis intellectuelle et effective. Reste ensuite la tâche la plus difficile: mettre la culture scientifique en état de mobilisation permanente, remplacer le savoir fermé et statique par une connaissance ouverte et dynamique, dialectiser toutes les variables expérimentales, donner enfin à la raison des raisons d'évoluer."  
(F.E.S., pp.18-19)

"(Pour cela,)...il faut, par des tentatives subtiles, amener la raison, non seulement à douter de son oeuvre, mais encore à se diviser systématiquement dans chacune de ses activités. Bref, il faut rendre à la raison humaine sa fonction de turbulence et d'agressivité. On contribuera ainsi à fonder un surrationalisme qui multipliera les occasions de penser. (...) (Alors,)... au rationalisme fermé fait place le rationalisme ouvert. La raison heureusement inachevée ne peut plus s'endormir dans une tradition; elle ne peut plus compter sur la mémoire pour réciter ses tautologies. Sans cesse, il lui faut prouver et s'éprouver. Elle est en lutte avec les autres, mais d'abord avec elle même. Cette fois, elle a quelque garantie d'être incisive et jeune."  
(Le surrationalisme, E.R., pp. 7 et 12)

L'obstacle épistémologique se présente d'abord sous la forme de l'expérience première:

"En effet, cette observation première se présente avec un luxe d'images; elle est pittoresque, concrète, naturelle, facile. Il n'y a qu'à la décrire et à s'émerveiller."  
(F.E.S., p.18)

L'obstacle épistémologique est ensuite considéré sous l'aspect des généralisations effectuées à partir d'éléments non discutés, non analysés.

L'obstacle verbal est une autre forme de l'obstacle épistémologique; c'est

"La fausse explication obtenue à partir d'un mot explicatif."

(F.E.S., p.21)

L'obstacle substantialiste est

"le plus difficile à surmonter parce qu'il est soutenu par une philosophie facile."

(F.E.S., p.21)

C'est l'explication des propriétés par celle de la substance.

C'est ensuite l'obstacle animiste dans les sciences physiques, caractéristique de l'esprit préscientifique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui fait l'objet de l'examen de Bachelard. Vient ensuite le mythe de la digestion, qui illustre bien cet esprit préscientifique que Bachelard tente de nous dépeindre. Enfin, les obstacles de la connaissance quantitative viennent terminer la liste des obstacles décrits dans La formation de l'esprit scientifique.

### La connaissance préscientifique.

On peut dégager deux fonctions de la description détaillée des obstacles épistémologiques telle qu'elle se présente dans La formation de l'esprit scientifique: (1) Bachelard désire dépeindre cet esprit qui anime chaque personne, même le savant, alors que la connaissance n'est pas encore étayée par la réflexion rationnelle; (2) en même temps, il met en place la première articulation de son système. La description de l'obstacle n'aurait aucun sens si ce sens n'était précisément le dépassement de l'obstacle. Cette description en appelle donc nécessairement une autre: celle de l'articulation suivante.

Quant à la description de l'esprit préscientifique, elle ne vise qu'à dégager ce que Bachelard appellera ailleurs les valeurs épistémologiques de la connaissance objective, et la nécessité d'une psychanalyse de cette connaissance pour les étayer. Si l'obstacle demeure obstacle, la connaissance ne progresse plus, et ne permet jamais au savoir de devenir savoir sanctionné. La connaissance préscientifique est le trait fondamental d'un savoir non critique, car elle ne se bâtit que sur des sensations immédiates. Or,

"c'est une erreur de croire que nos observations peuvent se traduire en termes de sensations immédiates."

(E.E.P.P., p.9)

La connaissance préscientifique est une connaissance qui ne marque aucun progrès, car elle marque une rupture entre ce qu'elle est, une connaissance commune, et la connaissance scientifique:

"(...)le progrès scientifique manifeste toujours une rupture, de perpétuelles ruptures, entre connaissance commune et connaissance scientifique, dès qu'on aborde une science évoluée, une science qui, du fait même de ces ruptures, porte la marque de la modernité."

(M.R., p.207)

### Rupture, coupure, seuil.

Il est important de ne pas revêtir le concept de rupture du sens du terme coupure. La rupture, en effet, n'est pas absolument radicale entre la con-

naissance commune et la connaissance objective, puisque celle-ci se bâtit sur les ruines de celle-là. A notre avis, la rupture dont parle Bachelard offre cette différence d'avec la coupure qu'elle est suivie d'un seuil. Seuil épistémologique, qui permet à la connaissance de faire précisément le pas dont on s'attend d'elle, puisque

"la vérité scientifique est, par essence, une vérité qui a un avenir."

(A.R.P.Q., p.28)

La rupture ne s'effectue pas tant dans le contenu de la connaissance que dans la méthode utilisée pour l'acquérir. La rupture se situe entre l'observation et l'expérimentation, c'est-à-dire dans la méthode d'appropriation de la connaissance, et non dans le processus évolutif de cette connaissance. C'est cette rupture qui consacre la dialectique entre savoir périmé et savoir sanctionné.

### Le savoir périmé.

Le concept de savoir périmé est essentiellement un concept diachronique, car il se définit dialectiquement par rapport au savoir sanctionné.

"On doit donc comprendre l'importance d'une dialectique historique propre à la pensée scientifique. En somme, il faut sans cesse former et reformer la dialectique d'histoire périmés et d'histoire sanctionnée par la science actuellement active. L'histoire de la théorie du phlogistique est périmée puisqu'elle repose sur une erreur fondamentale, sur une contradiction de chimie pondérale. Un rationaliste ne peut s'y intéresser sans une certaine mauvaise conscience. Un épistémologue ne peut s'y intéresser que parce qu'il y trouve des motifs de psychanalyse de la connaissance objective. Un historien des sciences qui s'y complaît doit

savoir qu'il travaille dans la paléontologie d'un esprit scientifique disparu. Il ne peut espérer avoir une action sur la pédagogie des sciences de notre temps. Au contraire de l'hypothèse du phlogistique, d'autres travaux, comme ceux de Black sur le calorique, même s'ils contiennent des parties à reprendre, affleurent dans les expériences positives de la détermination des chaleurs spécifiques. Or la notion de chaleur spécifique - on peut l'affirmer tranquillement - est une notion qui est pour toujours une notion scientifique. Les travaux de Black peuvent donc être décrits comme des éléments de l'histoire sanctionnée. Il y a un intérêt constant à les connaître théoriquement, à les élucider épistémologiquement, à en suivre l'incorporation dans un corps de concepts rationalisés. La philosophie historique, la philosophie épistémologique, la philosophie rationaliste peuvent trouver là un motif d'analyse spectrale où se distribuent les nuances d'une polyphilosophie."

(A.R.P.C., pp. 25-26)

Le savoir périmé est donc ce que la cité scientifique rejette, partiellement ou complètement, comme une théorie dont on a épuisé toutes les possibilités. Dans le cas où une théorie n'offre aucune possibilité d'expérimentation - et donc d'extension du savoir - elle est rejetée entièrement; mais si la moindre possibilité de la rationaliser davantage s'offre au savant, cette théorie n'est rejetée que dans ses éléments irrationalisables. Ce qui reste, ce que le savant accepte de conserver, c'est précisément cela qui lui permet de poser un acte épistémologique.

## L'acte épistémologique.

L'acte épistémologique est ce retour du savant au rationnel vers une plus juste adéquation des théories aux principes scientifiques contemporains. L'acte épistémologique est la contrepartie de la dialectique qui débute par l'obstacle épistémologique:

"L'histoire des sciences ne peut insister sur les erreurs du passé qu'à titre de repoussoir. On rencontre alors la dialectique des obstacles épistémologiques et des actes épistémologiques. (...) La notion d'obstacle épistémologique que nous opposons aujourd'hui à la notion d'acte épistémologique correspond à ces saccades du génie scientifique qui apportent des impulsions inattendues dans le cours du développement scientifique. Alors, il y a un négatif et un positif dans l'histoire de la pensée scientifique. Et ici le négatif et le positif se séparent si nettement que le savant qui prendrait parti pour le négatif se mettrait hors de la cité scientifique. Qui se bornerait à vivre dans la cohérence du système de Ptolémée ne serait plus qu'un historien. Et du point de vue de la science moderne, ce qui est négatif relève d'une psychanalyse de la connaissance; il faut le barrer s'il tend à renaître. Au contraire, ce qui, dans le passé, reste positif vient encore agir dans la pensée moderne. Cet héritage positif du passé constitue une sorte de passé actuel dont l'action dans la pensée scientifique du temps présent est manifeste."

(A.R.P.C., p.25)

L'acte épistémologique, en tant qu'acte, se caractérise donc comme une sorte de "synthèse transformante" (A.R.P.C., p.22) rendue possible par une "philosophie en alerte" (A.R.P.C., p.19) et par la nécessité inhérente à la science de construire son objet dans une perspective pluraliste toujours accrue et enrichie d'expériences nouvelles.

"(...)l'esprit, dans sa hâte de construire, considère assez facilement comme élément en soi toute représentation qui s'intègre d'un seul coup et en bloc dans une construction. C'est ce qu'exprime Lasswitz: "A un certain degré de l'évolution intellectuelle, nous ne sentons plus le besoin de fonder plus profondément certaines représentations simples." Mais Lasswitz voit là le simple effet de l'indifférence née d'une habitude, alors qu'il faudrait, pour obéir à l'idéal axiomatique, engager notre claire volonté dans le choix de l'élément de base. La pensée axiomatique nous enseigne en effet à mettre un terme à l'analyse parce que l'analyse ne peut tout au plus que préparer une synthèse. La fonction épistémologique de l'atome, c'est de construire théoriquement le phénomène. On est fondé, en pensée, à traiter comme élément ce qui fonctionne comme élément dans une synthèse."

(I.A., pp.136-37)

### Le savoir sanctionné.

Le savoir sanctionné est donc le résultat de l'acte épistémologique, approuvé par la cité scientifique. Comme science opérante, elle revêt toutes les valeurs épistémologiques que nous exigeons d'un savoir pour le considérer comme rationnel; cette science est une victoire sur l'irrationalisme:

"L'histoire des sciences est l'histoire des défaites de l'irrationalisme."

(A.R.P.C., p.27)

car "le rationnel domine progressivement le contingent" (A.R.P.C., p.26). C'est ainsi que l'on peut se rendre compte que:

"(...)la science moderne tend à nous libérer des impressions premières et simples. Nous ne devons être liés par aucune vue a priori si nous voulons faire face à toute l'expérience. Les problèmes de l'atomisme gagneront donc à quitter la séduction du réalisme immédiat. Ils devront donc d'abord être posés comme des résumés de l'expérience, puis repris dans une pensée constructive où la portée et le sens des suppositions initiales seront explicitement définies."

(I.A., p.82)

### Le rationalisme appliqué: la mathématisation.

L'axiomatisation est une des applications modernes de la rationalité. Nous parlions plus haut du rationalisme appliqué, et nous le définissons comme une sorte de point nodal à partir duquel "toutes les philosophies de la connaissance se mettent en ordre". C'est donc le principe qui préside à l'élaboration des concepts scientifiques. L'objet de la science se construit dans le respect des valeurs rationnelles. C'est le respect de ces valeurs qui confère à la théorie son statut de scientificité, car la théorie se construit dans l'accroissement d'une richesse d'inférence que lui donne la mathématisation par l'exactitude de son idonéisme (au sens de Ferdinand Gonseth):

"Où se trouvent donc en général la puissance de diversification et la vraie réserve de la curiosité scientifique? Elles résident surtout, croyons-nous, dans la pensée mathématique. C'est la physique mathématique qui multiplie les questions, qui dégage les diverses fonctions des phénomènes, qui énumère et classe leurs rapports; c'est elle seule qui découvre, ou du moins elle seule peut préparer les découvertes. On le verrait du reste si l'on voulait prendre des exemples dans l'optique physique contemporaine qui doit tous ses progrès à son armature géométrique, ou mieux encore dans la relation des travaux de Hertz aux thèses mathématiques de Maxwell." (E.R., p.110)

La mathématisation des théories scientifiques est au centre des valeurs épistémologiques de ces théories. Elle joue un rôle régulateur et générateur en même temps. C'est elle qui permet aux théories d'acquiescer ce pluralisme cohérent où elles puisent leur richesse d'inférence.

"Les substances chimiques, comprises dans un pluralisme cohérent et harmonique, suggèrent des possibilités de construction. On en vient, à propos du réel, à une étude systématique du possible."

(P.C.C.M., p.228)

La mathématisation est une des valeurs épistémologiques des théories scientifiques. Bachelard la nomme "valeur formelle", et son importance est telle que l'application à la théorie d'une démarche rationaliste dépend essentiellement de cette valeur.

Jacques G. Ruelland  
UQUAM

## Appendice I

## LISTE DES ABREVIATIONS

(pour une référence bibliographique complète, on voudra bien se référer à notre Bibliographie de Gaston Bachelard. Départements de Philosophie des universités du Québec à Montréal et à Trois-Rivières, Coll. "Cahiers Recherche et Théorie". No.18. 1979. Pp.92)

- A.R.P.C. L'activité rationaliste dans la physique contemporaine.
- E.C.A. Essai sur la connaissance approchée.
- E.E.P.C. L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine.
- E.E.P.P. Etude sur l'évolution d'un problème de physique: la propagation thermique dans les solides.
- E.R. L'engagement rationaliste.
- F.E.S. La formation de l'esprit scientifique.
- Ginestier. GINESTIER, Paul. Pour connaître la pensée de Bachelard. Bordas.
- I.A. Les intuitions atomistiques.
- Lalonde. LALONDE, Maurice. La théorie de la connaissance scientifique selon Gaston Bachelard. Fidès.
- M.R. Le matérialisme rationnel.
- P.C.C.M. Le pluralisme cohérent de la chimie moderne.
- P.N. La philosophie du Non.
- R.A. Le rationalisme appliqué.
- V.I.R. La valeur inductive de la relativité.



jean-paul sartre  
l'hérétique de la liberté



"Tout à coup, la liberté a fondu sur moi et m'a transi, la nature a sauté en arrière, et je n'ai plus eu d'âge, et je me suis senti tout seul, au milieu de ton petit monde béni, comme quelqu'un qui a perdu son ombre; et il n'y a plus rien eu au ciel, ni Bien ni Mal, ni personne pour me donner des ordres" (1)

Le but de cette étude psychobiographique est de nous aider à comprendre le projet fondamental de Jean-Paul Sartre, i.e., ses choix originaux qui, à travers la subtile dialectique entre sa vie et son oeuvre, déterminent son être, son essence, et ainsi le définissent.

La méthode de notre étude sera celle que Sartre lui-même a adoptée dans ses études de Genet et de Flaubert : "Nous définirons la méthode de l'approche existentielle comme une méthode régressive-progressive et analytique-synthétique. Elle est simultanément un renvoi enrichissant entre

l'objet (qui contient toute la période comme significations hiérarchiques) et la période (qui contient l'objet dans sa totalisation)"(2) C'est donc dans ce va-et-vient entre l'oeuvre de Sartre et son vécu que son projet se contextualisera et se révélera à nous.

Nous pouvons ainsi déceler quatre étapes principales dans la vie de Sartre qui reflètent les thèmes principaux par lesquels son oeuvre passe et repasse en spirale mais chaque fois à un différent niveau d'intégration et de complexité, le passage temporel d'un thème à l'autre y étant caractérisé par une transformation à mouvement double qui consiste à préserver le thème précédent tout en le surpassant vers une nouvelle synthèse.

## I - Le petit bourgeois

Sartre naquit à Paris le 21 juin 1905 dans une famille de petits bourgeois intellectuels. Trois événements principaux marquèrent son enfance bourgeoise : 1) La mort prématurée de son père quand le petit Sartre n'avait que quelques mois. Sa mère revint alors vivre avec ses parents où Jean-Paul jouit d'une attention spéciale et d'une liberté effrénée. Il était dorloté, gâté, mais sa mère fut traitée comme une fille mère mineure: "La mort de mon père fut la grande affaire de ma vie : elle rendit ma mère à ses chaînes et me donna la liberté." (3) Sartre a parfois décrit sa condition enfantine d'orphelin comme étant celle d'un "faux bâtard" hérétique. Plus tard, les héros de ses romans seront souvent des bâtards réels, révoltés. 2) Ayant ainsi grandi dans une famille alsacienne, Sartre a toujours parfaitement parlé l'allemand, ce qui lui donna une accessibilité particulière quand, jeune philosophe, il étudia la philosophie allemande à Berlin. Sa pensée sera, en effet, beaucoup plus redevable aux penseurs allemands (Hegel, Heidegger et Husserl) qu'à n'importe quelle école française de pensée. 3) Chez les Schweitzer, le petit Sartre subit l'influence patriarcale du grand-père Charles Schweitzer dont la grande ambition fut d'amener Jean-Paul à sauter son

enfance, comme d'autres "sautent" une classe. Il n'y réussit que trop bien : adulte en miniature, le petit Sartre apprit le monde par les livres plutôt que par l'expérience. Il fit de la lecture sa religion et de la bibliothèque de son grand-père un temple adoré. Il apprit vite à s'évader dans l'univers imaginaire des livres, feuilletant leurs pages, parlant à leurs auteurs, vénérant leurs mots comme s'ils n'étaient une réalité vivante "Les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne." (4) Plus tard, il se mit très tôt à écrire lui-même, s'avisant qu'il pouvait ainsi accaparer l'attention des grandes personnes, les séduire et susciter leur émerveillement extasié. Il vit alors dans leurs yeux une image de petit garçon modèle, d'enfant prodige. Le sort en était jeté : il sera écrivain.

Vers la fin de cette quasi-enfance la mère de Sartre se remaria et il dût suivre sa mère et son beau-père à La Rochelle où il resta jusqu'à seize ans. Au lycée, la vive intelligence du jeune Jean-Paul ne manqua pas de se faire remarquer; mais les notes de ses professeurs révèlent déjà une certaine tendance à ruer dans les brancards, un anti-conformisme déconcertant. L'adolescence fut un âge assez malheureux pour Sartre à cause de différences psychologiques entre lui et son beau-père. Il eut alors une sorte de "brouille intérieure" avec sa mère et établit des rapports de contre-culture avec sa famille qui renforcèrent son identité de "faux bâtard". Il passa aisément ses deux baccalauréats puis fut admis à l'Ecole Normale Supérieure d'où il obtint une licence ès lettres en 1927. L'année suivante, Sartre échoua au concours de l'agrégation de philosophie. C'est en préparant pour ce concours une deuxième fois qu'il va rencontrer Simone de Beauvoir, dès lors sa perpétuelle compagne : "Nous nous sommes compris comme particulièrement semblables... J'avais trouvé une femme qui était égale à tout ce que j'étais comme homme, et c'est, je pense, ce qui m'a sauvé du pur machisme. La femme avait pris sa place" (5). Frappée d'admiration pour sa perspicacité intellectuelle, Simone de Beauvoir subit l'ascendant de Sartre et devint son apologiste et biographe (la biographie étant peut-être son fort) ; leur union est cimentée

par un anti-conformisme volontiers agressif et par une commune révolte contre leur milieu d'origine. Ensemble, tous deux passèrent brillamment l'agrégation de philosophie au concours de 1929. Sartre commence alors à enseigner au Lycée Le Havre après son service militaire et, en 1933, devient boursier à l'Institut français de Berlin où il s'initia à la phénoménologie allemande qui par la suite constituera le fondement de ses investigations philosophiques. Tous ces événements semblaient annoncer une carrière universitaire bourgeoise, mais Sartre n'avait pas l'habitude de suivre les voies tracées.

## II - Le théologien de l'absurde :

La première transformation du petit bourgeois en existentialiste commence avec la publication de "La Nausée" en 1938, puis "Le Mur" en 1939. Ces deux romans, surtout "La Nausée", traitent d'une crise psychologique et d'une prise de conscience quand Sartre, à travers une expérience avec la mescaline et une dissatisfaction avec la vie lugubre d'un professeur de province, commence à réaliser la contingence et l'absurdité du monde. L'expérience psychologique dont il parle dans "La Nausée" est celle de l'ennui. Heidegger dans "Qu'est-ce que la Métaphysique ?" disait "L'ennui profond, en s'étendant dans les abîmes de l'existence comme une brume silencieuse, confond étrangement les choses, les hommes et nous-mêmes dans une indifférence générale." Cet ennui est une révélation de l'existence dans sa totalité engouffrante et effrayante. C'est en effet cet ennui nauséeux qu'éprouve Roquentin dans le parc de Bouville à observer une racine de marronnier "Cette peau dure et compacte de phoque, cet aspect huileux, calleux, entêté" (6). Nous éprouvons aussi la nausée face à la viscosité et l'horreur de la nourriture : "Je ne voyais plus que de la chair, des fleurs de chair misérables, qui flottaient dans une obscurité bleue, de la chair à palper, à sucer, à manger, de la chair mouillée, trempée de sueur, d'urine et de lait" (7). La nausée résulte en nous de cette vision de l'existence absurde, dépourvue de toute raison et de toute nécessité

quelconque. Elle se double d'épouvante quand elle nous révèle le fond dernier du monde, qui est cette puissance de prolifération infinie et sans loi de toutes choses sans autre raison que l'impulsion initiale, elle-même sans raison; nous avons peur que cette prolifération de la contingence nous engloutisse et anéantisse notre liberté dans sa viscosité de sable mouvant. Ainsi, dans sa vie personnelle, Sartre a toujours refusé d'engluier sa liberté dans les choses en les possédant. "Je déteste posséder. Quand j'aime un objet, je veux le donner à quelqu'un. Ce n'est pas de la générosité, c'est seulement parce que je veux que les autres soient esclaves des objets et non pas moi". (8)

La nausée dans sa fonction "néantisante" est la base de l'angoisse ontologique marquant le point culminant de l'expérience existentielle et nous permet de repartir à zéro pour conquérir notre liberté car, si le monde est absurde et n'a pas de sens, nous devons lui donner un sens et une signification dans notre engagement. C'est ainsi que Sartre termine son livre sur une note d'espoir : Roquentin trouve sa raison de vivre dans un livre à écrire : "Alors peut-être que je pourrai, à travers lui, me rappeler ma vie sans répugnance." (9)

La morale de La Nausée est que chacun doit trouver sa propre raison de vivre, mais évidemment Sartre pensait personnellement à ce moment de sa vie que le salut était dans l'art.

### III - Le dialecticien de la liberté :

La guerre éclata vers la fin de 1939. Sartre fut mobilisé, mais sa mauvaise vue lui valut d'être retiré des premières lignes. Sur la ligne Maginot, il fut affecté aux services de la météorologie. Fait prisonnier lorsque les Allemands envahirent la France, il passa une année dans un camp de prisonniers et fut rapatrié pour raison de santé. Il passa le reste de la guerre dans Paris occupé, participant au mouvement de la résistance clandestine, écrivant des pièces ("Les Mouches", "Huis clos"), des essais. Très lié avec cer-

tains communistes et des groupes de Résistance, il s'imposa à la fin de la guerre à la tête des intellectuels du mouvement patriote triomphant. Mais un changement profond s'était opéré dans la pensée du métaphysicien anarchiste de l'absurde : les années de guerre lui avaient appris l'importance primordiale de la liberté dans la praxis humaine :

A Liberté et action engagée : Sartre maintient que "l'existence précède l'essence". Il explique cette formule en contrastant notre existence à l'existence des choses : les choses (tel un crayon) sont des "massifs". Leur essence précède leur existence. Ainsi nous savons ce qui fait l'essence d'un crayon, par exemple. Le monde naturel est gouverné par des lois rigidement déterministes. Une chose est en-soi, n'a pas de dedans. Mais les être humains sont complètement différents des choses en ce que leur existence (leur présence effective dans le monde) précède leur essence (Sartre définit l'essence comme un ensemble constant de propriétés). L'homme existe et ce qu'il est ou ce qu'il devient dépend de ce qu'il fait "Pour nous les faire est révélateur de l'être" (10). L'homme est ce qu'il fait car il est condamné à être libre dans le monde qu'il se choisit. Le "Non" à la séquestration du monde absurde doit donc maintenant se complémentariser par un "Oui" à l'action engagée qui constitue un lien entre les hommes : "Par l'action on devient autre, on s'arrache à soi, on se change en changeant le monde" (11). C'est dans ce contexte que nous pouvons comprendre l'assertion paradoxale de Sartre "Nous n'avons jamais été plus libres que sous l'occupation" : les choix étaient clairs et on ne pouvait que choisir une certaine position vis-à-vis de l'occupation. Ainsi, dans son ouvrage philosophique séminal "L'Être et le Néant", Sartre, à l'encontre de Heidegger reconnaît qu'une caractéristique essentielle de la relation homme-monde est la capacité de l'homme de modifier le monde (que Sartre appelle le Praticto-Inerte) par l'action : "Mais Heidegger passe sous silence le fait que le pour-soi n'est pas seulement l'être qui constitue une ontologie des existants, mais qu'il est encore l'être par qui des modifications ontiques surviennent à l'existant en tant qu'exis-

tant. Cette possibilité perpétuelle d'agir c'est-à-dire de modifier l'en-soi dans sa matérialité ontique, dans sa "chair", doit, évidemment, être considérée comme une caractéristique essentielle du pour-soi" (12). Sartre veut donc se placer dans la subjectivité pour tendre à l'universel; de ce fait, il confère à l'agir humain un sens nettement dialectique, totalisateur : l'être n'est plus au départ mais au terme.

B . Fuite devant la liberté : il n'est pas facile d'être libre, car liberté implique une responsabilité que nous ne voulons pas toujours assumer et une angoisse due au vertige face aux innombrables possibilités entre lesquelles nous devons choisir dans la praxis de l'engagement. Les expériences de Sartre pendant la guerre et ses observations pénétrantes des gens dans les cafés qu'il aime fréquenter ("J'y suis bien plus "engagé" que chez moi") lui permettent de délinéer plusieurs sketches de "tricherie" ou de fuite devant la liberté : 1. La "Mauvaise foi" qui est une tentative d'échapper à notre responsabilité en prétendant que nous ne sommes pas libres, attribuant ainsi au déterminisme des circonstances extérieures ce qui en réalité incombe à notre personnalité originelle. Nous adoptons alors un rôle auquel nous croyons un peu trop, nous devenons un "objet" pour les autres en oubliant notre subjectivité primordiale. C'est le cas du garçon de café trop conforme à son rôle de garçon de café pour ne pas le jouer et ainsi s'en échapper : "Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide... essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule... Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses" (13). 2. "L'esprit du Sérieux" est une autre échappatoire où nous fuyons notre liberté en croyant à des lois générales et immuables, à une religion, à l'infaillibilité d'un parti politique ou d'un système explicatif. Ces croyances nous rassurent en nous donnant un sentiment de fausse sécurité, mais elles mènent finalement à un quietisme morbide et lâche. 3. La séquestration dans le passé

consiste à fuir le présent en nous séquestrant intentionnellement dans le passé. Dans un sens, il est vrai, "je suis mon passé" car il m'est absolument impossible de ne pas l'être. Mais le passé devient ma prison si j'échoue à le dépasser dans le mouvement même où je l'assume en lui donnant la signification qu'implique mon projet actuel, tendu vers un futur possible qu'il a à être. 4. Une autre fuite devant la liberté caractérise particulièrement la vie des écrivains et des artistes qui fuient leur liberté extérieure dans une prétendue "liberté intérieure" : je peux perdre ma liberté extérieure, mais rien ni personne ne pourra jamais me priver de ma liberté intérieure, de mon imagination. Mais ce n'est là que "pure mystification idéaliste" car une telle liberté n'a rien à voir avec l'acte : elle n'est, au fond, que l'affirmation plus ou moins claire de l'autonomie de la pensée. Seulement, en conférant à la pensée son indépendance, la liberté intérieure la sépare de la situation. Elle la sépare aussi de l'action, puisque l'intention seule dépend de nous : "Des pensées abstraites et des intentions vides, voilà ce qu'on laisse à l'esclave sous le nom de liberté métaphysique" (14). Il faut cependant préciser que Sartre ne nie pas cette liberté intérieure mais indique simplement qu'elle est beaucoup plus limitée que la liberté extérieure et peut servir de thème mystificateur en aliénant l'homme de sa réalité situationnelle et de son engagement envers le monde. C'est pourquoi Sartre a toujours invité ses contemporains à une littérature engagée : "Nous voilà conduits par la main jusqu'au moment où il faut abandonner la littérature de l'existence pour inaugurer celle de la praxis." (15)

Sartre condamne toutes ces échappatoires au nom de l'éthique existentielle de l'authenticité (est authentique celui qui assume sa liberté) : "Ainsi, au nom de cette volonté de liberté, impliquée par la liberté elle-même, je puis former des jugements sur ceux qui visent à se cacher la totale gratuité de leur existence, et sa totale liberté. Les uns qui se cacheront, par l'esprit de sérieux ou par des excuses déterministes, leur liberté totale, je les appellerai lâches, les autres qui essaient de montrer que leur existence était nécessaire, alors qu'elle est la contingence même de

l'apparition de l'homme sur la terre, je les appellerai des salauds. Mais lâches ou salauds ne peuvent être jugés que sur le plan de la stricte authenticité" (16).

C. Réification de la liberté : mais cette liberté si importante ne peut-elle pas devenir un mythe paradisiaque, quête d'un absolu qui n'existe pas, un remède métaphysique ou en effet une autre échappatoire ? Ne peut-elle pas être érigée en monument intellectuel vénéré et creux ? Sartre, qui comprend très bien les jeux intellectuels (y compris le sien), a essayé de nous avertir dans ses romans et son théâtre que la liberté n'est pas une possession statique, acquise une fois pour toutes, que nous pouvons collectionner. Elle est plutôt une réalité à vivre, un engagement perpétuel que nous devons contextualiser dans la facticité.

En effet, les héros Sartriens représentent la caricature de la liberté humaine : Mathieu, Oreste, Hugo et les autres ne sont pas les porte-parole de Sartre, destinés à nous transmettre l'évangile du maître. Par contre, la liberté de ces personnages-clé est une liberté à vide, suspendue en l'air, la liberté mal comprise et mal employée, la liberté réifiée. Loin de nous les proposer en exemple, Sartre nous en souligne l'imposture fondamentale, l'inauthenticité foncière. Ces champions de la liberté en-soi ont trahi une part importante de leur condition originelle, leur être-en-situation-dans-le-monde.

Ainsi Mathieu, le héros de "L'Age de Raison", a fait le pari d'être libre. Il s'est laissé exalter par de belles phrases pompeuses : "Être libre, être cause de soi, pouvoir dire : je suis parce que je le veux ; être mon propre commencement" (17). Il a voulu être libre dans l'absolu, mais n'a jamais rien fait pour se faire libre. Il a voulu être libre "comme d'autres veulent une collection de timbres" (18). La tentative de réification de la liberté incarnée par Mathieu aboutit finalement à un échec total. Son ami Brunet lui fait prendre conscience de l'inutilité totale de sa liberté abstraite "Mais à quoi ça sert-il, la liberté, si ce n'est pour s'engager ? Tu as mis 35 ans à te nettoyer, et le résultat c'est

du vide... Tu vis en l'air... tu flottes, tu est un abstrait, un absent" (19).

L'engagement authentique n'est pas non plus ce geste soudain et spectaculaire d'Oreste dans "Les Mouches" tuant sa mère et son beau-père, ou bien de Goetz dans "Le Diable et le Bon Dieu" donnant toute sa fortune aux pauvres. Sartre condamne vigoureusement ces acrobates moraux qui veulent prouver leur liberté par une poursuite incessante de la tentation gratuite. La liberté de l'homme jeté là, injustifié, dans une situation qu'il n'a pas choisie, réside au contraire dans la possibilité qu'il a de prendre une décision par rapport à toute situation donnée. Avant d'être vraiment libres, il est donc nécessaire de reconnaître et de comprendre le sens profond de notre situation dans le monde, car c'est à partir d'elle que nous sommes libres de l'assumer, de la transformer, de la dépasser enfin. La liberté devient alors un fil d'engagement continu que nous devons perpétuellement tisser dans l'étoffe situationnelle, assurant ainsi l'incarnation de la transcendance dans la facticité.

#### IV - Le Révolutionnaire

La première métamorphose de Sartre l'avait amené dans "La Nausée" à dénoncer le monde bourgeois dont il était le produit tout en consacrant ce que nous avons appelé une théologie de l'absurde. "L'Etre et le Néant" marqua la deuxième métamorphose où le littérateur, maintenant intellectuel engagé de la résistance et endurci par la guerre, voulait établir les fondements philosophiques de l'engagement à travers la phénoménologie d'une liberté ontologique qui renaît de l'absurde mais finit par le surpasser dans l'action. Nous voudrions à présent traiter d'une troisième métamorphose qui incorpore les deux premières et ainsi, en les englobant, les surpasse : Sartre est convaincu que l'action engagée est la réponse "de l'autre côté de l'absurde". La dernière étape de sa vie nous le montre toujours préoccupé par le thème de l'action mais maintenant en se demandant quelles actions reflèteraient le mieux son engagement et dans quelle optique politique. "La Critique de la raison dialecti-

tique", ouvrage "germanique" paru en 1960, reflète ces préoccupations en ce qu'elle marque une évolution dans la pensée politique de Sartre où il affirme son engagement à une praxis révolutionnaire "néo-marxiste" : Sartre admet que le marxisme est la philosophie de notre temps, mais il critique (respectueusement) la philosophie marxiste sur deux comptes : 1) Marx soutient que toute l'histoire est déterminée par les rapports de production qui jaillissent des lois inexorables de la matière. Au contraire, pour Sartre, non seulement le déterminisme est faux, mais c'est aussi une forme de mauvaise foi où l'homme se cache sa responsabilité individuelle en la fuyant au sein de la chaude sécurité du culte des grandes idoles et des beaux systèmes, que ce soit l'Etat, le Parti, la Science ou les Religions. 2) Il y a ensuite la question de l'individualisme car Marx considère l'individualisme comme une théorie chimérique et soutient que la vraie nature de l'homme est sociale. Sartre admet que la vérité humaine est "en-société", dans le monde, mais il revendique au marxisme orthodoxe la singularité discernable de l'individu qu'il semble avoir oublié. Sartre veut donc réintroduire l'homme dans la doctrine marxiste en proposant que l'existentialisme pourrait fournir la dimension du vecteur humain au sein du marxisme "A partir du jour où la recherche marxiste prendra la dimension humaine (c'est-à-dire le projet existentiel) comme le fondement du savoir anthropologique, l'existentialisme n'aura plus sa raison d'être ; absorbé, dépassé et conservé par le mouvement totalisant de la philosophie, il cessera d'être une enquête particulière pour devenir le fondement de toute enquête" (20).

Sartre commençait donc à sentir la nécessité de concrétiser son engagement dans l'action politique révolutionnaire et directe. Pour lui, le salut de l'homme n'était plus dans la conversion, qui consiste en un changement intérieur radical ou d'une transformation comme celle dont Antoine Roquentin fait l'expérience dans "La Nausée", mais dans la révolution, qui est le salut de la société en entier au moyen d'un changement radical ou de la transformation de tout le système. Sartre parle de ce changement de sa pensée dans un passage très révélateur de son autobiographie : "J'avais la berlue. Tant qu'elle dura, je me tins pour tiré d'affaire. Je réussis à trente

ans ce beau coup : d'écrire La Nausée - bien sincèrement, on peut m'en croire - l'existence injustifiée, saumâtre de mes congénères et mettre la mienne hors de cause. J'étais Roquentin, je montrais en lui, sans complaisance, la trame de ma vie; en même temps j'étais moi, l'élu, annaliste des enfers, photomicroscope de verre et d'acier penché sur mes propres sirops protoplasmiques. Plus tard, j'exposai gaiement que l'homme est impossible : impossible moi-même, je ne différais des autres que par le seul mandat de manifester cette impossibilité qui, du coup, se transfigurait, devenait ma possibilité la plus intime, l'objet de ma mission, le tremplin de ma gloire. J'étais prisonnier de ces évidences, mais je ne les voyais pas : je voyais le monde à travers elles. Truqué jusqu'à l'os et mystifié, j'écrivais joyeusement sur notre malheureuse condition. Dogmatique, je doutais de tout, sauf d'être l'élu du doute ; je rétablissais d'une main ce que je détruisais de l'autre et je tenais l'inquiétude pour la garantie de ma sécurité; j'étais heureux. J'ai changé. Je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches, je mérite sûrement un prix de civisme; depuis à peu près dix ans, je suis un homme qui s'éveille, guéri d'une longue, amère et douce folie et qui n'en revient pas et qui ne peut se rappeler sans rire ses anciens errements et qui ne sait plus que faire de sa vie " (21).

La trame de cette période de transition dans la vie de Sartre était qu'il en avait assez d'interpréter le monde ; il voulait le transformer à travers l'action révolutionnaire. Comme le Zarathoustra de Nietzsche, il voulait maintenant descendre de sa montagne dans la vallée, être homme entre les hommes, faire l'histoire. Il nous semble que cette période révolutionnaire dans la vie de Sartre commença en 1956, quand il condamna avec indignation l'intervention soviétique en Hongrie et rompit du même coup avec le parti communiste français pour l'avoir approuvée. Dorénavant il restera toujours homme de gauche, mais non communiste. Ensuite, il y eut une série d'événements, entre autres: en 1959, Sartre collabore avec Francis Jeanson au soutien d'un réseau d'aide au F.L.N. Algérien. En 1961, Sartre déclare dans sa préface aux Damnés de la terre de Franz Fanon, que l'espoir de la révolution

réside dans la lutte des peuples des pays sous-développés qui selon lui forment un nouveau prolétariat. Ces "maudits de la terre" sont justement porteurs d'avenir car ils sont les plus pauvres et ainsi les plus aptes à constituer la masse impétueuse de la révolution. La préface de Sartre et le livre de Fanon ont contribué pour une part importante à créer en France le "tiers mondisme" de la jeunesse intellectuelle révolutionnaire. En 1964, il refuse le prix Nobel de littérature "Un écrivain doit refuser de se laisser transformer en institution, même si cela a lieu sous les formes plus honorables" (22). En 1965, Sartre envoie un long télégramme aux organisateurs d'un teach-in sur le Vietnam à Boston University. Il exprime sa sympathie pour les intellectuels américains luttant contre la guerre au Vietnam et souhaite qu'ils obtiennent de meilleurs résultats que les intellectuels français qui se sont opposés à la guerre d'Algérie.

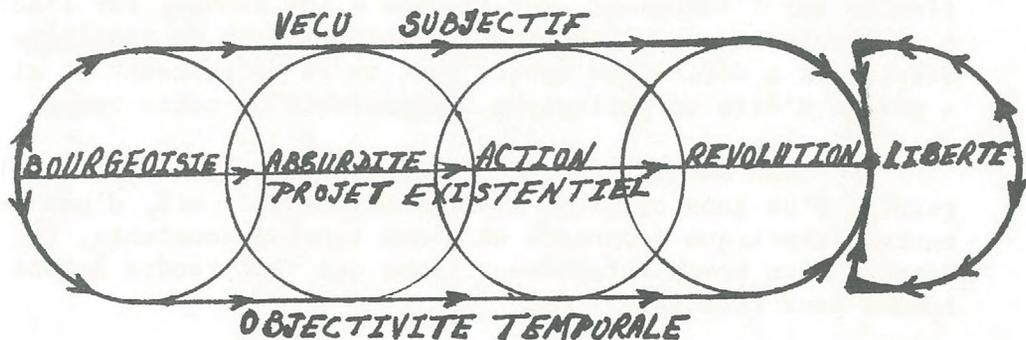
La révolte étudiante éclata en France en mai 1968, et quelque critiques décrivent le mouvement de mai comme une révolution "Sartrienne" en ce qu'elle a typiquement illustré un processus que Sartre avait décrit dans sa Critique de la raison dialectique : comment un groupe peut introduire la négation dans l'histoire et se façonner lui-même en rupture avec une société passive et anonyme. Ainsi, Françoise Gilles écrivait dans "Le Monde" : "Mai 1968, c'est le surgissement d'une "négation" sauvage dans l'histoire. L'incursion de la liberté "sartrienne", non pas la liberté de l'individu isolé, mais la liberté créatrice des groupes" (23). Sartre prit position tout de suite, et sur le fond, en faveur des étudiants. Son attitude constante pendant les journées de mai fut de mettre le poids de sa notoriété au service des étudiants tout en évitant de donner des conseils dont il estimait qu'ils pouvaient fort bien se passer. En outre, il participa activement aux diverses manifestations et événements : dans un entretien avec Daniel Cohen-Bendit, il lui déclara : "Ce qu'il y a d'intéressant dans votre action, c'est qu'elle met l'imagination au pouvoir... quelque chose est sorti de vous, qui étonne, qui bouscule, qui renie, tout ce qui a fait de notre société ce qu'elle est aujourd'hui. C'est ce que

j'appellerai l'extension du champ des possibles" (24). Dans la Sorbonne occupée, devant une salle achicombe, il annonça son total accord avec l'occupation : "La démocratie sauvage que vous avez créée... dérange toutes les institutions... Ce qui est en train de se former, c'est une nouvelle conception d'une société basée sur la pleine démocratie, une liaison du socialisme et de la liberté " (25). Lors du revirement de l'opinion publique contre les étudiants après les manifestations violentes du début juin, Sartre insista sur le fait que la violence étudiante est une contre-violence nécessaire qui répond aux provocations policières et que cette violence aspire, en effet, à un ordre différent. Il parla aussi de la nécessité de la contestation. "Un homme n'est rien s'il n'est pas contestant. Mais il doit aussi être fidèle à quelque chose. Un intellectuel, pour moi, c'est cela : quelqu'un qui est fidèle à un ensemble politique et social mais qui ne cesse de le contester. Il arrive, bien sûr, qu'il y ait une contradiction entre sa fidélité et sa contestation, mais c'est une bonne chose, c'est une contradiction fructueuse. S'il y a fidélité sans contestation, ça ne va pas : on n'est plus un homme libre " (26). Interrogé sur ce qu'il avait appris à travers les événements de mai, Sartre déclara "J'ai compris que les intellectuels ne décident pas des batailles mais seulement les rapportent, que ce sont les masses qui décident et que, à moins que j'étais déterminé à participer à ces batailles, je n'avais aucun droit de les définir. J'ai appris qu'il n'était pas assez d'écrire contre l'isolation et l'aliénation; je devais m'adhérer à la lutte, ce qui revenait à la nécessité d'aller aux meetings, de participer à la rédaction des tracts et des journaux, de joindre mes camarades dans les rues pour distribuer les journaux, d'engager les passants dans une conversation, d'aller à Renault pour parler aux travailleurs, de risquer sa peau en confrontant les pelotons des "durs" du parti communiste". 1968 fut aussi l'année de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. Sartre condamna celle-ci entièrement : "Je considère qu'il s'agit d'une véritable agression, de ce qu'on appelle en droit international un crime de guerre... Aujourd'hui, le modèle soviétique n'est plus valable, étouffé qu'il est par la bureaucratie... En ce sens, Prague, outre qu'il

s'agit du plus haut témoignage en faveur de la civilisation socialiste, est un espoir " (27).

## V - SYNTHESE

Nous avons déjà délinéé les trois métamorphoses principales dans la vie de Sartre et leurs structures interactionnelles. Il nous semble donc que la vie de Sartre et son oeuvre forment une synthèse cohérente dans la dialectique progressive-régressive (le dialogue de l'oeuvre et de la vie) que nous avons ici adoptée pour comprendre le projet fondamental de Sartre. Nous pouvons ainsi dire que le projet de Jean-Paul Sartre est justement ces métamorphoses-thèmes, ces "points de repère" qui, dans la riche complexité de leurs interactions mutuelles, déterminent ce que Sartre est simultanément comme homme et comme écrivain. Il nous semble que le schéma suivant pourrait illustrer notre hypothèse du projet existentiel de Sartre :



Ainsi Sartre est la totalité de ses choix (qui constituent son projet existentiel), simultanément le bourgeois et le philosophe de l'absurde, l'homme d'action et le révolutionnaire: "Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui" (28). Sa liberté se nourrit de ses choix et par son intensité les active dû à la relation réflexive entre la liberté et le projet existentiel illustrée plus haut.

L'originalité de Sartre, écrit Simone de Beauvoir, c'est que "prêtant à la conscience une glorieuse indépendance, il accordait tout son poids à la réalité". Cette observation nous semble bien correcte : Sartre a, en effet, rendu la vie plus difficile en mettant fin aux tentations de l'exil de la pensée. Homme honnête d'une droiture brutale, il a jugé les autres aussi sévèrement qu'il s'est jugé lui-même : le mythe de la "bonne conscience" philosophique, morale ou politique a cessé d'être un alibi, un droit ou une facilité. Mais au-delà de cette négation de la facilité du bien, on ne peut qu'éprouver de la sympathie pour une philosophie accessible et intègre, qui parle à chacun et à tous, qui place l'homme au centre de ses préoccupations tout en l'invitant à actualiser ses possibilités, qui veut changer le monde par l'action concrète et constructive.

Comme son célèbre prédécesseur Voltaire, Sartre a toujours été un écrivain possédant un sens aigu de l'immédiat, du contemporain : son existentialisme est une perpétuelle réflexion sur l'événement, sur le sens à lui donner, sur l'action à en résulter pour chaque homme. Acteur-témoin du vingtième siècle, il a défini son époque tout en se définissant et ainsi a mérité d'être le philosophe indépassable de notre temps.

Son oeuvre témoigne à tout moment d'une raison exigeante, d'un sens critique extraordinairement vif, d'une puissance dialectique étonnante et d'une tension constante, la tension d'un homme intensément libre qui veut rendre à tous les hommes leur liberté.

Waleed A. Salameh, M.A.  
 Département de Psychologie  
 Université de Montréal

NOTES

1. Oreste in Sartre : Les Mouches, Paris, Gallimard, 1947, (p.234).
2. Sartre , Critique de la raison dialectique, Gallimard, 1960 (p. 148).
3. Sartre, Les Mots, Gallimard, Paris, 1964 (p.18)
4. Ibid., p.37.
5. Sartre, entretien avec Catherine Chaîne, "Le Nouvel Observateur", n° 638/639 (février 1977), p.83.
6. Sartre, La Nausée, Gallimard, Paris, 1938 (p.112).
7. Sartre, "Nourritures", Verve, n° 4 p. 115-116.
8. Sartre, Interview in "Playboy", vol.12, n° 5, May 1965, p. 69-76.
9. Sartre, La Nausée, p. 222.
10. Sartre, "Qu'est-ce que la littérature ? " IV, Situation de l'écrivain, Gallimard, 1947.
11. Sartre, Préface à "Portrait de l'Aventurier" de Roger Stéphane, Sagittaire (Paris, 1950), p. 15.
12. Sartre, L'Être et le Néant, Gallimard, Paris, 1949 (p. 196).
13. Ibid., p. 99.
14. Sartre, Situations III, Gallimard, Paris, 1949 (p.196).

- 15, Sartre, op. cit., (n°10).
- 16, Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, Nagel, Paris, 1946, (p. 84-85).
- 17, Sartre, L'Age de raison, Gallimard, Paris, 1945 (pp.55-56).
- 18, Ibid., p.54.
- 19, Ibid., p. 125.
- 20, Sartre, Critique de la raison dialectique, Gallimard, Paris, 1960, (p. 111).
- 21, Sartre, Les mots. pp. 209-211.
- 22, Sartre, "Déclaration faite au comité du prix Nobel", Le Monde, 24 octobre 1964.
- 23, Françoise Gilles, Le Monde, 30 novembre 1968.
- 24, Sartre, Entretien avec Cohen-Bendit, Le Nouvel Observateur, supplément spécial, 20 mai 1968.
- 25, Sartre, Citations recueillies par Michel Legris, Le Monde, 22 mai 1968.
- 26, Sartre, Conversation avec John Gerassi in "Oui" (U.S.A.), mars 1975.
- 27, Sartre, Interview par Oretta Bongarzoni dans Paese Sera (Rome), 25 août 1968.
- 28, Sartre, Les mots, Gallimard, Paris, 1964, p. 214.

## REFERENCES

- 1, BOROS, Marie-Denise, "Un séquestré, L'homme sartrien", Librairie A.G. Nizet, Paris, 1968.
- 2, CONTAT, Michel et RYBALKA, Michel, "Les écrits de Sartre", Gallimard, Paris, 1970.
- 3, CRANSTON, Maurice, "La Quintessence de Sartre", Harverst House Ltd, Montréal, 1969.
- 4, DE BEAUVOIR, Simone, "La force de l'âge", Gallimard, Paris, 1960.
- 5, JOLIVET, Régis, "Sartre ou la théologie de l'absurde", Librairie Arthème Fayard, Paris, 1965.
- 6, LAGARDE et MICHARD, "Le XX<sup>e</sup> siècle", Bordas, Paris, 1970.
- 7, LE MAGAZINE LITTERAIRE, "Vingt ans de philosophie en France", numéro spécial, n<sup>o</sup> 127-128, septembre 1977, Paris, France.
- 8, PASCAL, Georges, "La philosophie", Bordas, Paris, 1968.
- 9, PRESSAULT, Jacques, "L'Être-Pour-Autruï dans la philosophie de Jean-Paul Sartre", Desclée de Brouwer, Les éditions Bellarmin, Paris-Montréal, 1970.
- 10, SARTRE, Jean-Paul, "La Nausée", Gallimard, Paris, 1938.
  - "Le Mur", Gallimard, Paris 1939.
  - "L'Être et le Néant", Gallimard, Paris, 1940.
  - "Les Mouches", Gallimard, Paris, 1944.

- 10, SARTRE, Jean-Paul, "Huis-Clos", Gallimard, Paris, 1945.
- "L'Age de Raison", Gallimard, Paris, 1945.
  - "L'Existentialisme est un humanisme", Nagel, Paris, 1946.
  - "Situations I, II et III", Gallimard, Paris, 1947-1949.
  - "Saint Genet comédien et Martyr", Gallimard, Paris, 1954.
  - "Critique de la raison dialectique", Gallimard, Paris, 1960.
  - "Préface à "Les Damnés de la terre" de Franz Fanon", F. Maspero, Paris, 1961.
  - "Les mots", Gallimard, Paris, 1964.
  - Conversation avec John Gerassi, "Oui", Mars, 1975.
  - "Flaubert, l'idiot de la famille", Gallimard, Paris, 1976.
  - Entretien avec Catherine Chaîne, Le Nouvel Observateur, n° 638-639, Janvier-février, 1977.
- 11, SALAMEH, Walleed, "A quest for effective growth: toward an existential therapy", présentation à la conférence de Psychologie de Grand Valley State College, avril 1976.
- "Tragi-Comic Therapy: its Perspective and Application", présentation à la 16ème Conférence Annuelle de l'Association for Humanistic Psychology, Toronto, Ontario, Août 1978.

- 11, SALAMEH, Waleed, "Existential Psychology: some Théoretical and Clinical Implications", présentation au Scientific Lecture Series of the Queen Elizabeth Hospital of Montreal Centre, Montréal, avril 1978.
- "Themes in Jean-Paul Sartre's Being and Nothingness", manuscrit inédit, octobre 1976.
- 12, SALVAN, Jacques, "To be and not to be", Wayne State University Press, Detroit, 1962.
- 13, VON ECKARTSBERG, Rolf, "The Eco-Psychology of Motivational Theory and Research", in Duquesne Studies in Phenomenological Psychology, Volume II, (pp. 155-181), Duquesne University Press, Pittsburgh, Pennsylvania, 1975.

#### DEFINITION SIMPLIFIEE DES PRINCIPAUX TERMES EXISTENTIELS

Aliénation: la condition d'être détourné de la conscience de ses véritables problèmes et possibilités.

Angoisse: c'est l'émotion originelle à travers laquelle nous découvrons notre finitude dans un univers dépourvu de sens.

Authenticité: assumer et vivre responsablement sa liberté.

Chute: dans la philosophie de Heidegger, dénote la condition d'être perdu, aliéné, éparpillé.

Etre: le caractère exemplifié de tout ce qui est, en vertu duquel ce qui est se distingue du néant:

Etre En-soi: l'incarnation de l'Etre dans le corps humain ou dans les choses.

Etre Pour-soi: la conscience pure, intentionnelle.

Etre jeté: la condition originelle de se trouver dans un monde sans savoir d'où l'on vient, ou ce qu'on va devenir.

Essence: ensemble constant de propriétés.

Existence: présence effective dans le monde.

Facticité: les éléments de la vie humaine qui sont simplement donnés. Ce qui est déjà et n'a pas été choisi. Le passé.

Mauvaise foi: diverses conduites de fuite devant notre liberté.

Ontologie: l'étude de l'être. L'homme est dit ontologique car, même s'il n'étudie pas explicitement l'être, il a toujours à décider vis-à-vis de son propre être dans l'acte même de l'existence.

Phénoménologie: méthode philosophique caractérisée principalement par l'analyse descriptive approfondie du phénomène tel qu'il se présente en le "mettant en parenthèse" comme objet de la conscience subjective qui le décrit.

Possibilité: le futur accessible duquel la personne doit décider.

Projet existentiel: l'ensemble des choix originaux que nous adoptons face à notre possibilité et qui nous définissent uniquement.

Transcendance: ce qui dépasse la réalité présente de la personne, e.g., le futur imaginé, les aspirations pour ce qui n'est pas encore.

les  
différences  
sexuelles  
et le problème  
d'une nature propre  
à chacun des sexes



Définir le couple n'est pas chose aisée. Dans l'opinion courante, la distinction entre l'homme et la femme repose sur le dimorphisme des organes sexuels mais, même pour le biologiste, définir les sexes ne va pas sans problème et cette science nous renvoie aux sciences humaines qui permettent d'élucider la distinction des sexes dans leur développement et leur historicité. L'analyse phénoménologique des facteurs endogènes et exogènes pose le problème de l'inné et de l'acquis en matière de sexe et aussi le problème ontologique d'une nature ou d'une essence propre à chacun des sexes.

Que nous dit la biologie sur les différences sexuelles? Les biologistes distinguent le sexe génétique qui est donné par les chromosomes XX et XY, le sexe gonadique ou celui du fœtus humain six semaines après la fécondation, et enfin le sexe corporel qui implique les organes internes, les organes génitaux externes ainsi que les caractères corporels secondaires. (1) Le sexe du statut civil est celui des organes génitaux externes; ce n'est pas nécessairement le même

que celui des chromosomes et du développement hormonal.

Le sexe de base est féminin, c'est dire que, sans intervention, le fœtus se développe nécessairement en embryon femelle.

Le seul rôle d'Y est de détourner la tendance spontanée de la gonade embryonnaire indifférenciée à organiser un ovaire et à la forcer à organiser un testicule. (2)

La testostérone va provoquer tout le développement masculin chez le fœtus. Le rôle des hormones est aussi important dans le développement du sexe que le code génétique auquel il est normalement rattaché. Il est à noter que les mêmes hormones sont en présence dans le développement mâle ou femelle mais en proportion différente. Par exemple, l'androgène, responsable chez les animaux mâles d'une plus grande agressivité, est présent chez la femelle en quantité moindre. De même, l'oestrodol et la progestérone, régulateurs cycliques féminins, sont produits dans le sexe masculin mais à des taux inférieurs à ce qui est observé chez la femme. (3) Par ailleurs, l'influence des hormones n'est pas limitée au développement sexuel; elles agissent aussi dans le processus métabolique de différentes fonctions physiologiques et biochimiques.

En plus du dimorphisme des chromosomes, des gamètes, et des organes génitaux, il existe aussi des caractères secondaires différents selon le sexe. Les muscles squelettiques sont plus importants chez l'homme que chez la femme; le poids et la taille sont aussi plus élevés dans le sexe masculin. Il y a, en plus, des différences dans la pillosité et la texture de la peau ainsi que dans la formation du larynx. A la vieillesse, par suite d'une baisse hormonale, on remarque une féminisation de l'homme rattachée à une diminution de musculature et à un développement d'un embonpoint de graisse à distribution féminine. Que vous naissiez homme ou femme n'est pas indifférent pour la qualité et la durée de votre

vie. Certaines pathologies sont plus fréquentes selon le sexe telles les maladies de la thyroïde et l'incidence du diabète pour la femme, l'ulcère de l'estomac et l'infarctus du myocarde pour l'homme. La population des hôpitaux psychiatriques est majoritairement masculine, par contre, la femme est affectée surtout de troubles névrotiques mineurs. Enfin, la longévité des femmes est de 6 à 7 ans supérieure à celle des hommes et les facteurs exogènes ne sont pas les seuls responsables de cet état de fait car les mêmes constatations sont faites chez les religieux des deux sexes qui vivent pourtant dans des conditions identiques. (4)

Ces conditions ainsi que des expériences montrant la masculinisation du cerveau chez les rongeurs (5) ou encore, ce qui est plus récent, la découverte de l'utilisation différente selon le sexe des structures cérébrales en ce qui concerne la visualité spatiale et le langage (6) ont tendance à montrer que certaines distinctions reliées au sexe relèvent de caractères innés, les uns hérités, les autres hormonaux. Mais,

dans l'état actuel de nos connaissances, la meilleure façon de conceptualiser ce dimorphisme fonctionnel, contrôlé par les hormones, de la différenciation du cerveau humain n'est pas de le faire en termes absolus de mâle ou femelle, mais plutôt en termes relatifs de gradient ou de seuil. En d'autres termes, le comportement qui est habituellement dimorphique est en réalité mixte, mais aussi différent selon le sexe dans son seuil de stimulus-réponse, à l'exception des impératifs sexuellement dimorphiques, à savoir fécondation chez l'homme et menstruation, gestation, lactation chez la femme. (7)

Des différences morphologiques, génétiques, hormonales et cérébrales, nous ne pouvons conclure à une différence de nature entre les sexes mais plutôt à une différence de degrés en terme de seuil de comportement. En aucun cas, les sciences biologiques ne nous permettent de conclure à une supériorité

rité d'un sexe sur l'autre.

Les facteurs endogènes sont évidemment très importants dans la différenciation des sexes mais ils ne sont pas les seuls facteurs qui entrent en ligne de compte et même pas les plus importants. En effet, des cas comme celui de l'hyperplasie congénitale surrénalienne où le fœtus subit au cours de sa vie embryonnaire l'influence hormonale opposée à son code génétique (8), ou encore, les cas de transsexualisme où un individu qui a la morphologie et la fécondité de son sexe aspire au statut et au rôle du sexe opposé, ces cas donc nous forcent à considérer les facteurs exogènes comme influençant de façon encore plus déterminante l'identification à un sexe donné.

Selon J. Money, professeur de psychologie médicale, chaque personne développe, au cours de l'enfance, deux schémas cérébraux personnels qui définissent ce qui appartient à chacun des sexes indépendamment des rôles qui relèvent des pratiques érotiques et des organes sexuels. Pour chaque individu la délimitation entre les deux zones est très nette et

il en va ainsi quelle que soit l'étendue arbitraire de zones mixtes d'expériences et de réponses humaines communes qui ne sont pas codées selon le sexe, et quelque soit l'arbitraire du contenu de ce qui est traditionnellement codé selon le sexe, en toute époque et en tout lieu. (9)

Ces schémas sont en fait des stéréotypes; ils servent de modèles de comportement. Ils sont transmis par les parents ou toute autre personne qui agit comme tel, qu'ils en soient conscients ou non et aussi par les autres milieux d'éducation ainsi que par les mass media. En psychanalyse, cette identification aux parents est essentielle, c'est probablement pourquoi les tentatives faites pour changer les stéréotypes ont échouées. (10)

Des expériences en psychologie, ont été faites sur

les différences de comportement selon les sexes. (11) Elles montrent que les garçons ont tendance à valoriser la force physique dans leur échelle de valeurs, qu'ils font souvent des bagarres et utilisent beaucoup de taquineries verbales, qu'ils établissent, à l'intérieur de leur groupe de jeu, une hiérarchie de domination (ceux qui pleurent ou se sauvent deviennent les victimes pour une période de temps assez longue). Par ailleurs, les filles ont une ou deux amies, sont plus posées, ont des relations plus étroites avec les adultes; aux conflits ouverts des garçons, elles préfèrent une attitude de conciliation. Si la compétition est si importante pour les garçons c'est probablement une raison pour laquelle les hommes conservent le pouvoir social et politique en termes de postes-clés. Quelles sont les causes de cette tendance? Elles sont peut-être biologiques (chez les animaux, il est évident que l'androgène détermine l'agressivité mâle), mais surtout sociales; c'est pourquoi il faut en chercher l'origine au commencement de l'humanité.

Selon les théories de l'évolution, l'homme a le singe pour ancêtre. Déjà, chez les sociétés de singes, une hiérarchie existe entre les embryons de classes bio-sociales. La classe dominante est constituée par les mâles qui protègent le territoire, dirigent la lutte contre les prédateurs, guident le groupe et maintiennent la structure hiérarchique en gérant l'accès aux femelles. La femelle est vouée aux soins maternels du premier âge et à la socialisation des enfants. La hiérarchie individuelle s'établit en fonction de la relation menace-évitement (12) et le rang de la femelle dépend de celui du mâle. (13)

Si nous considérons la vie des chasseurs-cueilleurs au moment où le sapiens est allé vivre dans la savane, nous comprenons aisément que la femme est monopolisée par la reproduction (14) et l'apprentissage des enfants qui dure longtemps en comparaison avec les autres espèces animales, soit de six à sept ans. Cette tâche la retient donc à l'abri (le petit est biman et ne peut s'accrocher au dos de la mère) pendant que le mari chasseur va souvent très loin tuer le gibier, défendre le groupe contre les forces de la nature et

d'autres groupes, tâches qui le maintient obligatoirement hors de chez lui. Sa force physique supérieure et son agressivité pour une part d'origine hormonale mais aussi développée dans cette lutte contre la nature, lui ont permis de survivre ainsi que sa famille. Mais, à partir de ce moment, "la société hominienne va séparer écologiquement, économiquement et culturellement les sexes qui, dès lors, deviennent deux presque sociétés en une" (15).

Nous tenons là l'origine des stéréotypes. Puisque, même s'il existe des dispositions innées à l'origine de la différentiation des sexes, elles ne sont pas déterminantes face à l'acquis que représente la situation créée par l'environnement et l'éducation, il faut considérer que c'est à partir du partage des tâches, découlant lui-même des exigences de la reproduction, que s'est instaurée une façon de concevoir l'homme et la femme comme des êtres de natures différentes, complémentaires voire même opposées, ce qui fait que les individus des deux sexes sont dépendants l'un de l'autre pour leur vie et pour leur survie. La fonction définit ainsi et épuise, ce qui est plus grave, le sens de la nature masculine et féminine. Concrètement parlant, ceci veut dire que l'homme, par nature, ne peut s'occuper adéquatement d'un enfant (aujourd'hui, l'allaitement maternel qui, s'il est pratiqué, ne dure que 3 mois, ne peut justifier la nécessité de recourir à la mère pour s'occuper de l'enfant) et que la femme ne sera jamais assez agressive pour se tailler une place dans la société sans être à la charge d'un homme, qu'il soit son père, son mari ou son amant. Ce changement de rôle est encore perçu comme une perte de féminité ou de masculinité.

Les mythes antiques et primitifs ont soutenu et renforcé cette façon de concevoir les sexes sous le mode binaire et hiérarchisé au même titre que les idéologies considéreront le masculin et le féminin comme une opposition du genre raison-sentiment, corps-âme.

La pensée Samo, population africaine de la haute-Volta, telle que décrite par Françoise Héritier dans le Fait

féminin (16), illustre bien comment une catégorie fondamentale, celle du chaud (à laquelle l'homme appartient) et celle du froid (à laquelle la femme appartient) joue comme un mécanisme explicatif de la réalité, des institutions et des événements.

Les mythes et plus tard, la religion, ont entretenu la façon de voir la femme comme essentiellement destinée à la maternité. "L'enfantement et l'accouchement sont les versions microscopiques d'un acte exemplaire accompli par la Terre" (17). La femme est vénérée parce qu'elle participe de la création, parce qu'elle assure la renaissance continue de l'univers. En ce sens, on la sacralise. Si, par malheur, elle ne peut accomplir sa mission, elle n'est plus rien. La femme stérile n'est pas considérée comme une vraie femme; elle ferait mieux d'être morte car les hommes ont fait des exceptions à la règle voulant que la femme se tienne loin de toute vie sociale et politique que pour des veuves devenues chefs de famille par la force des choses, mais non pour des célibataires qui traditionnellement sont laissées pour compte et sont subordonnées au chef de famille, père, mère veuve ou frère. (18)

Les idéologies ont aussi soutenu l'opposition et la complémentarité des essences masculine et féminine et ont même, plus que n'importe lequel des aspects étudiés jusqu'à maintenant, justifié la nécessité d'un rapport d'inférieure à supérieur entre la femme et l'homme.

Chez les Grecs du Vème siècle, le statut de la femme n'est pas plus enviable que celui du métèque. Selon Xénophon, "c'est la prévoyance divine qui... a adapté la nature (19) du mâle aux travaux extérieurs et celle de la femme aux travaux de la maison" (20). Dans Les Economiques (21), Aristote partage les idées de Xénophon sur les natures complémentaires des hommes et des femmes et en fait la base de l'économie. La femme est maîtresse de ce qui se passe à l'intérieur de sa maison. Suzanne Lilar dit d'elle qu'elle est l'associée de son mari. Le terme ne saurait cependant s'appliquer ici puisqu'elle est soumise à l'autorité de son mari, du chef de

famille qui tient sa suprématie de droit divin au même titre que le roi.

Par ailleurs, les intellectuels grecs, influencés en cela par le platonisme, "se sont détournés de la femme dans la mesure où leur érotisme se proposait un niveau auquel elle était incapable d'accéder" (22). La procréation intellectuelle est jugée supérieure à la procréation physique et comme les femmes ne peuvent, à cause de leur nature inférieure, accéder au Savoir, Logos justifie Eros dans la pratique de la pédérastie.

Historiquement, cette dichotomie entre le monde sensible (duquel la femme participe) et celui des Idées, manifestée plus tard dans la dichotomie corps-âme avec la philosophie cartésienne, va faire de la femme un être qui existe pour l'homme, pour satisfaire ses besoins d'ordre physiologique et affectif. C'est ce que Jean-Jacques Rousseau préconise dans l'Emile pour l'éducation de Sophie:

Après avoir tâché de former l'homme naturel... voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

(23) Voulez-vous toujours être bien guidé, suivez la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle...

Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce: voilà les devoirs des femmes de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance (24).

Du point de vue des mythes et de la religion, la femme est essentielle mère. Du point de vue idéologique, elle représente le lien de l'homme (être plus rationnel) à la nature; elle incarne le sentiment, l'affectivité et en ce

sens n'existe pas pour elle-même mais pour les autres, et conséquemment à cela, la femme réalise son essence en étant épouse et mère, le reste se situe hors de sa compétence.

Si nous prenons comme point de référence la famille, le couple n'intéresse la philosophie sociale qu'en autant qu'il légalise son union et la concrétise dans la reproduction (c'est en ce sens que le couple est la base de la société), nous vivons actuellement son éclatement. La famille traditionnelle, basée sur une hiérarchie de type patriarcal ne correspond plus à la réalité du couple actuel. L'homme et la femme sont aliénés dans des stéréotypes qui les empêchent d'être autonomes, de s'assumer pleinement comme êtres libres doués de multiples possibilités. La séparation écologique, économique et culturelle des sexes dont nous avons parlé plus haut, pèse maintenant lourdement sur une société qui apporte des conditions complètement différentes de celles qui prévalaient naturellement dans la société de la préhistoire sapientale.

D'après notre étude, nous considérons que l'homme et la femme sont différents du point de vue de la force musculaire, de l'agressivité (innée ou acquise), de l'investissement parental physiologique de la reproduction mais en aucun cas nous ne pouvons conclure à une supériorité masculine qui pourrait justifier l'inégalité des statuts et des rôles sociaux. La force physique qui était nécessaire au sapiens ne compte plus beaucoup dans la société actuelle où la plupart des tâches qui nécessitent une force particulière sont mécanisées. La femme d'aujourd'hui est instruite, sa vie n'est plus dominée par la reproduction et même si elle s'occupe à plein temps de ses enfants d'âge préscolaire, ceci ne représente tout de même que 7 à 8 ans de sa vie. Quant aux différences impliquant la visualité spatiale et le langage, elles sont plutôt enrichissantes pour une société qui sait bien les utiliser.

Le problème n'est pas politique en ce sens que ce n'est pas parce qu'on proclame l'égalité des statuts et des rôles qu'elle existe en fait. Grâce à la contraception, la

femme s'est départie du joug de la nature mais celui de la société présente un obstacle plus difficile à vaincre parce qu'à force d'être traitée en inférieure (sur le plan social et politique) elle a fini par y croire, ce qui fait qu'elle pêche par manque d'agressivité.

L'hypothèse de l'impuissance apprise insiste sur le rôle des attentes sociales dans le développement de dispositions cognitives internes contraires à l'affirmation et à l'autonomie. (25)

La plus grande ennemie des femmes, c'est elle-même. Mais quand elle sera consciente de son pouvoir d'action sur la société par l'éducation qu'elle fait des enfants, alors elle aura compris qu'il n'en tient qu'à elle pour que soit changé le stéréotype féminin comme appropriation des tâches dites inférieures. Si les hommes à l'intérieur de la famille acceptent le partage des tâches, ce sera une façon lente mais sûre de changer les stéréotypes qui ne sont pas reliés directement aux organes sexuels et à la reproduction et d'élargir la zone des fonctions non codées selon le sexe.

Si la famille était basée sur une reconnaissance mutuelle de la nécessité de la réalisation de chacun des conjoints en fonction des multiples possibilités qui s'offrent à eux, au lieu d'une institution patriarcale et hiérarchisée, nous retrouverions une entreprise communautaire à l'intérieur de laquelle chacun des membres serait traité également dans la possibilité qui s'offre à lui de réaliser son essence. Le couple serait alors formé de deux personnes différentes qui auraient pour tâche commune premièrement la subsistance matérielle incluant le travail rémunéré et les tâches ménagères non rémunérées, deuxièmement la responsabilité morale du groupe impliquant l'éducation des enfants. Ceci signifie que la famille doit être basée sur un partage égal des responsabilités face aux fonctions essentielles à remplir pour la survie physique et morale du groupe. Pour qu'un tel projet soit possible, il faut que des individus autonomes aient conscience du fait que l'essence humaine est à réaliser en chaque

individu. Dans une telle perspective, les différences de nature immortalisées par les mythes et les idéologies perdent leur sens. La nature humaine est à réaliser en chaque individu, ceci signifie que l'être humain homme ou femme, prend conscience des possibilités qui s'offrent à lui et se détermine lui-même à la réalisation de son essence qui devient, au fur et à mesure de l'acquisition et de création de vécus personnels, une essence individuelle.

De même que l'individu doit tendre à réaliser son être générique, ses possibilités physiques, affectives et intellectuelles avec lesquelles il naît et qui se développent en fonction de l'éducation et de l'"assumption" personnelle qui correspond à la prise de conscience décrite plus haut commençant à l'adolescence et se poursuivant toute la vie, de même en faisant cela, il tente de réaliser un équilibre entre les différents aspects de son individualité. Pour que le couple soit viable, il faut que les individus aient réalisé cette prise de conscience et aient commencé cette entreprise de construction de soi. A partir de là, nous pouvons penser que des êtres autonomes puissent s'unir dans un projet commun qui implique aussi la réalisation d'un équilibre toujours instable et à construire à la façon de l'essence individuelle.

Si, comme nous le croyons, cette nouvelle façon de concevoir et de vivre la famille comme une entreprise communautaire basée sur la réalisation des individus, était le point de départ d'une refonte des structures sociales et politiques, nous serions entrés dans un nouveau tournant de l'évolution, au cours duquel l'agressivité d'origine naturelle qui supporte pour une part la compétition et l'établissement d'une hiérarchie dominante serait canalisée en fonction de l'établissement d'un meilleur équilibre social et ceci pourrait être envisagé comme un gain de la culture sur la nature, de la volonté libre sur le déterminisme.

Jocelyne St-Arnaud-Beauchamp  
Université de Montréal

## NOTES:

- 1, Alfred Jost, "Le développement sexuel prénatal," dans Le Fait féminin, p. 86.
- 2, Susumu Ohno, "La base biologique des différences sexuelles", dans Le Fait féminin, p. 61.
- 3, Etienne Baulieu et France Haour, "les différences physiologiques et pathologiques entre l'homme et la femme" dans Le fait féminin, p. 135.
- 4, Ibid., p. 135.
- 5, Susumu Ohno, "La base biologique des différences sexuelles" dans Le Fait féminin, p. 63.
- 6, Sandra Witelson, "Les différences sexuelles dans la neurologie de la cognition; implications psychologiques, sociales, éducatives et cliniques", dans Le Fait féminin, p. 298.
- 7, John Money, "Le transsexualisme et les principes d'une féminologie", dans Le Fait féminin, p. 224.
- 8, Un individu atteint d'hyperplasie congénitale surrénalienne est identifié comme mâle à la naissance, est éduqué comme tel et s'identifie psychologiquement au sexe masculin.
- 9, Ibid., p. 227.
- 10, Il est à noter que les filles qui font des activités masculines se sentent valorisées et les garçons qui font des activités féminines se sentent dévalorisés; ils croient perdre leur virilité.
- 11, Eleanor Maccoby, "La psychologie des sexes", dans Le Fait féminin, p. 245.
- 12, Ceci rappelle la relation hiérarchique établie à l'intérieur des groupes de jeu des garçons.

- 13, Edgar Morin, Le Paradigme perdu, p. 40.
- 14, La vie des chasseurs-cueilleurs Kung du Kalahari nous permet de penser qu'à cette époque, la fille est pubère vers l'âge de 17 ans, elle a environ 2 ans de cycles anovulatoires et est enceinte vers l'âge de 19 ans. La femme a environ cinq enfants qu'elle allaite durant trois à quatre ans ce qui provoque une aménorrhée assurant ainsi une contraception naturelle; l'année suivante, elle est de nouveau enceinte et ainsi de suite jusqu'à la ménopause qui survient vers l'âge de 40 ans. Voir Short, "L'évolution de la reproduction humaine", dans Le Fait féminin, p. 191. et tableau comparatif p. 205.
- 15, Edgar Morin, Le paradigme perdu, p. 76-77.
- 16, Françoise Héritier, "Fécondité et stérilité: La traduction de ces notions dans le champ idéologique au stade présscientifique", dans Le Fait féminin, p. 394.
- 17, Mircea Eliade, Le sacré et le profane, p. 121.
- 18, Peter Laslett, "Le rôle des femmes dans l'histoire de la famille occidentale", dans Le Fait féminin, p. 460.
- 19, Je souligne.
- 20, Suzanne Lilar, Le couple, p. 75.
- 21, Aristote, Les Economiques, Livre III, 1, 141, 7.
- 22, Suzanne Lilar, Le Couple, p. 65.
- 23, Je souligne.
- 24, Jean-Jacques Rousseau, Emile, p. 473-475.

- 25, Leon Eisenberg, "La répartition différentielle des troubles psychiatriques selon les sexes", dans Le Fait féminin, p. 322.

## BIBLIOGRAPHIE:

- (1) Aristote, Les Economiques, traduction J. Tricot, Paris Vrin, 1958, 79 pages.
- (2) Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: égalité et indépendance, Québec, Editeur officiel du Québec, 1978, 335 pages.
- (3) Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, 335 pages.
- (4) Groult Benoîte, Le féminisme au masculin, Paris, Denoël/Gonthier, 1977, 195 pages.
- (5) Histoire de la Philosophie, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, 3 tomes.
- (6) Lilar Suzanne, Le couple, Paris, Grasset, 1972, 316 pages.
- (7) Morin Edgar, Le paradigme perdu: la nature humaine, Paris Seuil, 1973, 247 pages.
- (8) Rousseau Jean-Jacques, Emile ou de l'éducation, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 629 pages.
- (9) Sullerot Evelyne, Ouvrage collectif sous la direction de, Le fait féminin, Paris, Fayard, 1978, 520 pages.

# chronique

CONSIDÉRATIONS.

GNOSIS. A Journal of Philosophic Interest.

NORTH AMERICAN ROUSSEAU SOCIETY.

ION.

La Nouvelle Barre du Jour.

par Louis Faribault.

PHILOSOPHIQUES.

TRAGODIA. Tragique et tragédie dans la tradition  
occidentale.

ÉTUDES FRANÇAISES.

CONSIDERATIONS  
Cahier de Philosophie.

La revue Considérations (Université Laval) publie  
en mars son cinquième numéro.

- |                    |                            |
|--------------------|----------------------------|
| Guy Godin          | Sur la communication.      |
| Jaromir Danek      | Ontologie et métaphysique. |
| Pierre C. Tremblay | De la notion de culture.   |
| Jacques Beaudry    | Coulée épigraphique.       |

Toute personne intéressée à souscrire ou soumettre  
un texte doit le faire parvenir à:

CONSIDERATIONS  
Faculté de Philosophie  
Secrétariat, Bureau 644  
Tour des Arts  
Université Laval  
Québec G1K 7P4

GNOSIS  
A Journal of Philosophic Interest.

Vol.1. No. 4                      Concordia University                      Spring 1979.

John Rawls on Civil Disobedience

Steve R. Hreha

Some Considerations on Intersubjectivity and Language

George Turski

Saving the Superman from Eternal Recurrence

Michael Assels

Kant, Korner and the Transcendentality of the Concept of  
Freedom

Judith Terry

Kant and Quantum Mechanics

Ronald Fortin

Heidegger on Inauthenticity and Authenticity

Grell V. Grant

For information address Gnosis, 1455 de Maisonneuve  
West, Montreal, Quebec, H3G 1M8

## NORTH AMERICAN ROUSSEAU SOCIETY

Le comité organisateur, mis sur pied par le congrès du Bicentenaire Rousseau (Trent University, Ontario), désire annoncer la fondation de la North American Rousseau Society. Par la diffusion d'un bulletin, ainsi que par l'organisation de colloques, cette société a pour objectif de faciliter l'échange d'idées et d'informations concernant Rousseau, et de promouvoir l'étude de sa vie et de sa pensée.

Quiconque désire devenir membre de la North American Rousseau Society doit s'adresser à:

Glassboro State College  
 Philosophy/Religion Department #66  
 C/o M. Howard Cell.  
 Glassboro. New Jersey 08028  
 USA.

## ION

Ion is a publication of the graduate students in English at The University of Victoria. It is essentially a forum for graduate and other students, although welcoming submissions from any individuals interested in a discipline, but creative, approach to intellectual issues. Published quarterly. Featuring articles in a wide variety of disciplines. To become in time a significant part of the graduate programme at the University of Victoria. For information, write:

ION  
 P.O. Box 1700. Victoria  
 British Columbia.  
 Canada.  
 V8W 2Y2  
 C/o Department of English.

## LA NOUVELLE BARRE DU JOUR.

Cette revue de poésie fait peau neuve. Moins éphémère que beaucoup d'autres revues de poésie au Québec, souffrant par contre d'une certaine irrégularité dans la publication, la Nouvelle Barre du Jour offre sa surface (il en reste encore pas mal) à l'expression poétique québécoise. La revue publie également des essais et études critiques.

Le numéro que je tiens à la main se détaille comme suit: très bien relié, environ 75 pages imprimées + quelques graphiques enjambant deux pages à l'intérieur. Le prix de l'abonnement (12 numéros par an): \$30.00.

Le numéro que je tiens à la main (encore), c'est le no.74 (janvier 1979). Il contient, pp.53-63, un intéressant Essai critique au féminin, par Christiane Houde. Les pages 7 à 36, outre six (6) pages graphiques, doivent contenir suffisamment de caractères pour couvrir environ 8 pages de texte. Personnellement, ça n'est pas sans me rappeler cette classique assimilation de "Poulet Bar-b-Q" à "Poulet brûlé": un texte est d'autant plus poétique qu'il occupe proportionnellement moins de surface sur la page qui le supporte. Dire le silence en peu de mots, en faisant le silence autour de soi. Poètes, si vous voulez que la page blanche survive, noircissez-la!!!

On peut cependant prendre contact:

La Nouvelle Barre du Jour  
C.P. 131, Succ. Outremont  
Outremont. P.Q.

H2V 4M8

L. F.

Volume V, no. 2

Octobre 1978

## 1. ARTICLES

- R. Montpetit, L'esthétique de Rodolphe de Repentigny et la phénoménologie.
- J.N. Kaufmann, Contributions de l'école de Francfort à la "théorie" des idéologies.
- J. Leroux, Concept de théorie et contexte diachronique.
- N. Kattan, Ontologie, esthétique et oeuvre d'art littéraire.
- Y. Lafrance, Aristote et l'analyse géométrique.

## 2. ETUDES CRITIQUES

- A. Gombay, La structure performative du langage juridique par Georges Legault.
- G.-A. Legault, Réponse au commentaire de M. André Gombay sur La structure performative du langage juridique.

## 3. BULLETINS

- P. Laberge, Dix années d'études canadokiennes (1968-1978).

## 4. INTERVENTIONS

- M. Bédard, Philosophie et culture générale.
- R. Pellerin, Réflexion et responsabilités sociales.

Administration de la revue: Les Editions Bellarmin, 8100  
Boulevard St-Laurent, Montréal H2P 2L9

## TRAGODIA

Tragique et tragédie dans la tradition occidentale.

\*\*\*

Tragedy and the Tragic in Western Culture.

Conférence internationale du 23 au 28 septembre 1979.

## Participants

J.-P. Audet (Montréal)	M. McLuhan (Toronto)
M. Tibon-Cornillot (Paris)	J.-L. Nancy (Strasbourg)
J.-F. Courtine (INRS)	T. Pavel (Ottawa)
M. Deguy (Paris)	J.-F. Peyret (Caen)
G. Else (Michigan)	T. J. Reiss (Montréal)
P. Gravel (Montréal)	C.P. Segal (Brown)
C. Hamlin (Toronto)	M. Serres (Paris)
J.-D. Hubert (Californie)	G. Szanto (McGill)
P. Lacoue-Labarthe (Strasbourg)	J.-P. Vernant (Collège de France)
C. Lefort (EPHE)	M. Vernet (Queen's)
C. Lévesque (Montréal)	B. Vickers (Zurich)

## Sujets

Questions grecques	Autour de Shakespeare
Du théâtre français	Du romantisme allemand
Problèmes modernes	

Frais d'inscription (avant le 15 Juillet 1979)

Etudiants: \$10.00

Professeurs: \$30.00

Renseignements: Département de Philosophie  
 Université de Montréal  
 A/s M. Pierre Gravel  
 2910 Edouard-Montpetit  
 Montréal. H3C 3J7

## ÉTUDES FRANÇAISES

Numéro spécial: Tragique et Tragédie

Ce numéro a été préparé sous la direction de Pierre Gravel.

Présentation

Pierre Gravel

De l'Analogie à la Tautologie

Normand DOIRON

La Catharsis et le Moment Historique de la Tragédie Grecque

Jean-Ernest JOOS

L'Orestie D'Eschyle: le Tragique au Féminin ou au Masculin

Heinz WEINMANN

Chasse et Pouvoir dans la Tragédie

George ROQUE

D'un Cerf à la Robe Tachetée et de quelques Oiseaux...

(Essai sur l'Indétermination de la Violence)

Pierre GRAVEL

Tragédie et Savoir, Lear ou la Grimace de l'Avenir

Timothy J. REISS

Théâtre et Usurpation du Sujet: le "Monde et son Image"

dans les Maximes et Réflexions sur la Comédie de Bossuet

Max VERNET

L'Événement, la Parodie, le Drame

François LEROUX



Abonnement annuel	\$ 5.00
Abonnement de soutien	\$ 10.00
Institutions	\$ 15.00
Prix de ce numéro	\$ 2.25

**phi zéro**  
revue d'études philosophiques